

SOMMAIRE

	<u>Page</u>
Éditorial	3
In memoriam	5
Le trou de la Place Arbanère à Perpignan...	6
Résumés des conférences 1994	
La restitution des anciens paysages à partir des images SPOT (par Max Guy)	9
Le feu dans la vie quotidienne des hommes préhistoriques (par André Mazière)	11
État de la recherche sur l'Âge du fer en bassin audois (par Guy Rancoule)	17
La ville grecque d' <i>Emporion</i> (par Enric San Marti)	20
La vallée de la Massane du VIII ^e siècle au XV ^e siècle, histoire et archéologie (par André Constant)	23
Compte-rendu des sorties	26
Notices de découvertes	
Époques paléolithique, néolithique, âges des métaux	28
Époques antique et médiévale	55
Époque moderne	67
Prospections, surveillances de travaux	70
Informations diverses	
Soutenance de thèse	78
Création de la base A.F.A.N./Perpignan	79
Au collège d'Elne : archéologie et conservation du patrimoine	80
A Perpignan : atelier Patrimoine au Collège la Garrigole	81
Programme des conférences pour l'année 1995	83
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration de l'A.A.P.-O.	84

Illustration de couverture (dessin J.-Ph. Bocquenet) :
Statue-menhir découverte sur le lieu-dit Caramat, à Puyvalador

ÉDITORIAL

ENSEMBLE

L'association a poursuivi cette année ses activités traditionnelles : **conférences** (toutes sont prolongées par un compte-rendu dans ce numéro), et **sorties** (l'une en Fenouillèdes où nous avons été reçus par l'association amie Forum ; l'autre dans l'Aude à Lastours, Rieux-Minervois, Mailhac, où Odette et Jean Taffanel et Thierry Janin nous ont accueillis et enfin Pépieux, pour son dolmen).

Comme l'année dernière, elle a mis à la disposition de ses adhérents la **bibliothèque** qu'elle a constituée en commun avec le C.E.P.C. . Nous avons assuré une ouverture régulière, tous les mercredis. L'expérience montre que les archéologues en sont, et de très loin, les principaux utilisateurs. Il n'est donc pas rentable de continuer les permanences à jour fixe, comme nous le faisons puisque les archéologues ont libre entrée dans le dépôt. Quant à nos adhérents, s'ils désiraient consulter tel ouvrage ou revue, il suffirait qu'ils se renseignent auprès des responsables sur les heures d'ouverture. Il faut en effet ajouter, pour en terminer avec ce chapitre, que le dépôt est désormais ouvert beaucoup plus fréquemment puisque il est devenu depuis peu une base A.F.A.N. et donc utilisé régulièrement par Patrice Alessandri, Jérôme Kotarba et Alain Vignaud. Quoi qu'il en soit, la gestion de la bibliothèque laisse à désirer : certes le classement opéré par notre amie Arlette Terreaux demeure, mais il faudrait l'étendre aux nouvelles acquisitions. Il s'agit d'ailleurs presque uniquement de revues envoyées en échange du bulletin du C.E.P.C. . Il n'y a pratiquement pas d'achat de livres, faute d'argent, mais aussi faute de responsable pour faire les commandes. Bref la bibliothèque est un outil de travail indispensable mais sa gestion doit être améliorée. C'est pour cela que nous envisageons de recruter en début d'année 1995 un archéologue au chômage (hélas, il s'en trouve !) pour assurer correctement le travail.

Comme l'année dernière aussi, la Direction Départementale de l'Équipement a organisé **une journée de sensibilisation à l'archéologie** à l'intention de ses cadres qui n'avaient pu se rendre à la première. Bien que l'association en tant que telle ait été contactée, c'est Jean Abelanet qui en a assumé seul la charge, tous les autres intervenants étant malencontreusement pris au jour fixé. Ces journées constituent un investissement à long terme, qui n'est

les autres intervenants étant malencontreusement pris au jour fixé. Ces journées constituent un investissement à long terme, qui n'est pas négligeable. Il faut malheureusement déplorer ici le départ, pour d'autres fonctions, de Marcel Basso, directeur-adjoint de la D.D.E. . Adhérent de longue date, il a, partout où il le pouvait, facilité la tâche des archéologues. Sa présence amicale et souriante, parfumée du tabac de sa pipe, nous manquera.

Nous manquera aussi, et plus cruellement, celle de **Paul Joste**. Sa disparition brutale, en plein été, nous a tous choqués. Dans ce même numéro, Cyr Descamps évoque sa mémoire. Discrétion, gentillesse et serviabilité sont les mots qui viennent spontanément à l'esprit quand on se souvient de lui.

Mais départs et décès constituent aussi la trame de la vie : comme les activités évoquées plus haut, ils s'intègrent, hélas ! dans la routine de la vie associative.

Il me semble pourtant que 1994 marque un **tournant** dans la vie de l'association. Depuis toujours nous disons, parce que c'est vrai, : "*l'A.A.P.O. regroupe la presque totalité des archéologues du département*". Et autour d'eux s'agrègent les amateurs qui, peu ou prou, chacun à sa façon, participent aux activités proposées. Les années passées, je crois que nous n'avons pas assez tiré parti de **cette union qui devrait faire notre force**. Cette année marque au contraire un progrès dans les activités collectives. Regardons-y de plus près.

En dernier lieu, puisqu'il faut bien commencer par un bout, il y a **l'affaire du trou postal**, je veux dire de la place Arbanère à Perpignan. On trouvera un peu plus loin un résumé des faits. Je me bornerai donc à dire que l'association est pleinement dans son rôle quand elle dénonce la destruction de vestiges sans fouilles préalables. Merci à nos adhérents qui nous ont aidés ainsi qu'au Service Régional de l'Archéologie qui a bien joué son rôle. Les résultats immédiats ne sont pas négligeables et nous espérons, pour l'avenir, une plus grande circonspection des aménageurs.

Je mettrai en bonne place aussi l'accord passé avec les **Études Roussillonnaises**. L'A.A.P.O. est désormais responsable de la partie archéologique de cette revue, créée autrefois par Pierre Ponsich et reprise par lui-même et les *Amis du Vieux Canet*. Ainsi le prochain numéro comportera une centaine de pages émanant de dix d'entre nous. J'y vois deux raisons de se réjouir. Les bonnes revues sont rares, il n'est que juste que nous prenions notre part de responsabilité dans la bonne marche de celle-ci, la soutenant de notre mieux. Mais c'est aussi pour nous tous un appel à publier le résultat de nos travaux et chacun sait que notre département ne brille pas trop par l'abondance de ses publications, surtout pour la

partie historique. Une page est tournée, il devrait maintenant en aller tout autrement .

C'est aussi en associant toutes les compétences disponibles qu'on a pu mettre sur pied **un projet d'exposition** consacrée aux "*Premiers âges des métaux en Roussillon*". 19 panneaux, 7 vitrines, 2 maquettes, un projet ambitieux donc. Comme toujours en pareil cas, le montage financier s'avère difficile, mais les choses sont en bonne voie et nous pouvons espérer aboutir.

Un autre projet collectif enfin a été mis en chantier : il s'agit d'assurer un **enseignement régulier à l'Université du Temps Libre**. Cette année scolaire serait consacrée à la période romaine et l'on pourrait envisager l'an prochain de se tourner vers la préhistoire.

Nous avons donc en 1994 un peu mieux utilisé la force d'impact que nous donne l'association. Chacun pourra bénéficier des résultats. Ainsi nous progresserons. **Ensemble.**

Le Président
Jean-Pierre Comps

IN MEMORIAM

Notre ami Paul JOSTE nous a quitté le 28 juillet dernier, victime d'un malaise cardiaque alors qu'il effectuait une plongée préparatoire à une campagne de prospection, au large de Port-Vendres.

Il était né en 1926 dans une famille établie depuis trois générations en Afrique du Nord. Il a exercé la profession d'exploitant agricole jusqu'en 1974, date de son départ forcé du Maroc. Il a d'abord habité la région lyonnaise mais, au bout de quelques années, il s'est fixé dans le Roussillon, où il a pris sa retraite en 1985.

Pionnier de la plongée au Maroc, Paul JOSTE a découvert l'archéologie subaquatique dans les fouilles d'habitats lacustres du Jura. En 1984, il participait à ses premiers chantiers méditerranéens, ceux des épaves antiques Port-Vendres 2 et Cap-Béar 3. C'était le début d'une activité qui a fini par occuper une grande partie de son temps. Collaborateur de Dali COLLS puis d'Yves CHEVALIER, il a été, en 1988, membre fondateur de l'A.R.E.S.M.A.R. (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) dont il assumait la vice-présidence. Il a été pour moi un compagnon irremplaçable sur le chantier de l'épave de la Mirande (Port-Vendres 5) jusqu'à l'achèvement de celui-ci en 1992.

Membre actif de l'Association Archéologique des Pyrénées Orientales, responsable de la section Archéologie du club de plongée Cap-Cerbère, Paul JOSTE répondait présent chaque fois que des bonnes volontés étaient sollicitées. D'une vaste culture, très adroit de ses mains, bon dessinateur, parfaitement à l'aise dans l'eau (la qualité nécessaire pour être plongeur, disait-il volontiers, est de posséder une bonne aquaticité...), il a rendu de multiples services partout où il a eu à oeuvrer. On ne lui connaissait que des amis dans un milieu où les tensions sont parfois vives.

Son épouse Marie-Thérèse, présente au moment du drame, a fait preuve d'un grand courage, nous disant simplement : "Il est mort avec sa passion." La disparition de notre ami Paul est durement ressentie par le monde de la plongée et celui de l'archéologie.

Cyr DESCAMPS

LE TROU DE LA PLACE ARBANÈRE

RÉSUMÉ DES FAITS

1) Voici deux ans, s'est réunie une commission comprenant des représentants de la ville, du Service Régional d'Archéologie et des archéologues locaux. Il en est résulté une carte des zones sensibles parmi lesquelles toute la superficie occupée jadis par la ville *intra muros*, c'est à dire tout le centre historique où les découvertes de vestiges conservés en place sont plus que probables. La place du colonel Arbanère en fait partie.

2) En février de cette année, est déposée une demande de permis de construire sur la dite place. Le Service Régional d'Archéologie émet, comme il se doit, un refus conservatoire au terme duquel il ne peut être opéré de destruction sans sondage archéologique préalable.

3) Fin octobre, une pelle mécanique décaisse jusqu'au substrat près de 1500 m² de terrain et détruit du même coup les vestiges enfouis là.

4) Le samedi 19 novembre, à la suite de la réunion mensuelle de l'A.A.P.-O., une trentaine d'adhérents se retrouvent sur les lieux pour protester. La discussion s'engage avec le promoteur. Sans résultat. Un photographe de l'Indépendant fixe la scène. Après quoi tous se dirigent vers le centre ville et la place de la Loge en distribuant le tract élaboré pour dénoncer les faits.

5) Le lundi 21 novembre, le bureau de l'association demande à la préfecture, par téléphone d'abord puis par courrier, l'arrêt des travaux afin de procéder à la fouille et à l'enregistrement des vestiges encore en place. Contact est pris avec la mairie. Le Service Régional de l'Archéologie est très régulièrement tenu au courant et intervient de son côté.

6) Le mardi 22 novembre, les travaux continuent place colonel Arbanère et les destructions aussi, quoique au ralenti.

7) Alors que la pelle mécanique creuse toujours sur les marges, le Conservateur Régional de l'Archéologie se rend sur les lieux, la mairie prend l'initiative de faire arrêter les travaux et de réunir promoteur et archéologues. Il ressort de cette réunion qu'une équipe de 5 archéologues relèvera en une semaine et aux frais du promoteur, le peu qui reste encore en place.

MORALITÉ : *Mieux vaut tard que jamais.*

DEUXIÈME MORALITÉ : *Mieux vaut plus tôt que trop tard .*

TROISIÈME MORALITÉ : *Plus jamais ça.*

Jean-Pierre Comps
le 28 novembre 1994

En annexe : le tract distribué le samedi 19 novembre et l'article paru dans l'Indépendant du jeudi 24

PLACE DU COLONEL ARBANERE, DERRIERE LA POSTE CENTRALE,

LE TROU DE LA HONTE

Fin octobre, des engins mécaniques ont creusé des fondations importantes place du colonel Arbanère. C'est une zone protégée, à l'intérieur des anciens remparts, où toute construction doit être précédée d'une reconnaissance archéologique.

CETTE REGLE N'A PAS ETE RESPECTEE,
QUI EST RESPONSABLE ?

Qui s'est attribué **un droit de vie et de mort** sur le patrimoine historique de la ville de Perpignan, lequel est **la propriété de tous** ? La coupe montre 11 murs, autant de sols associés, une très vaste fosse dépotoir, un système ancien de circulation d'eau. Tout a été détruit sans avoir été relevé et étudié. Autant de renseignements perdus pour retrouver l'histoire de la ville!

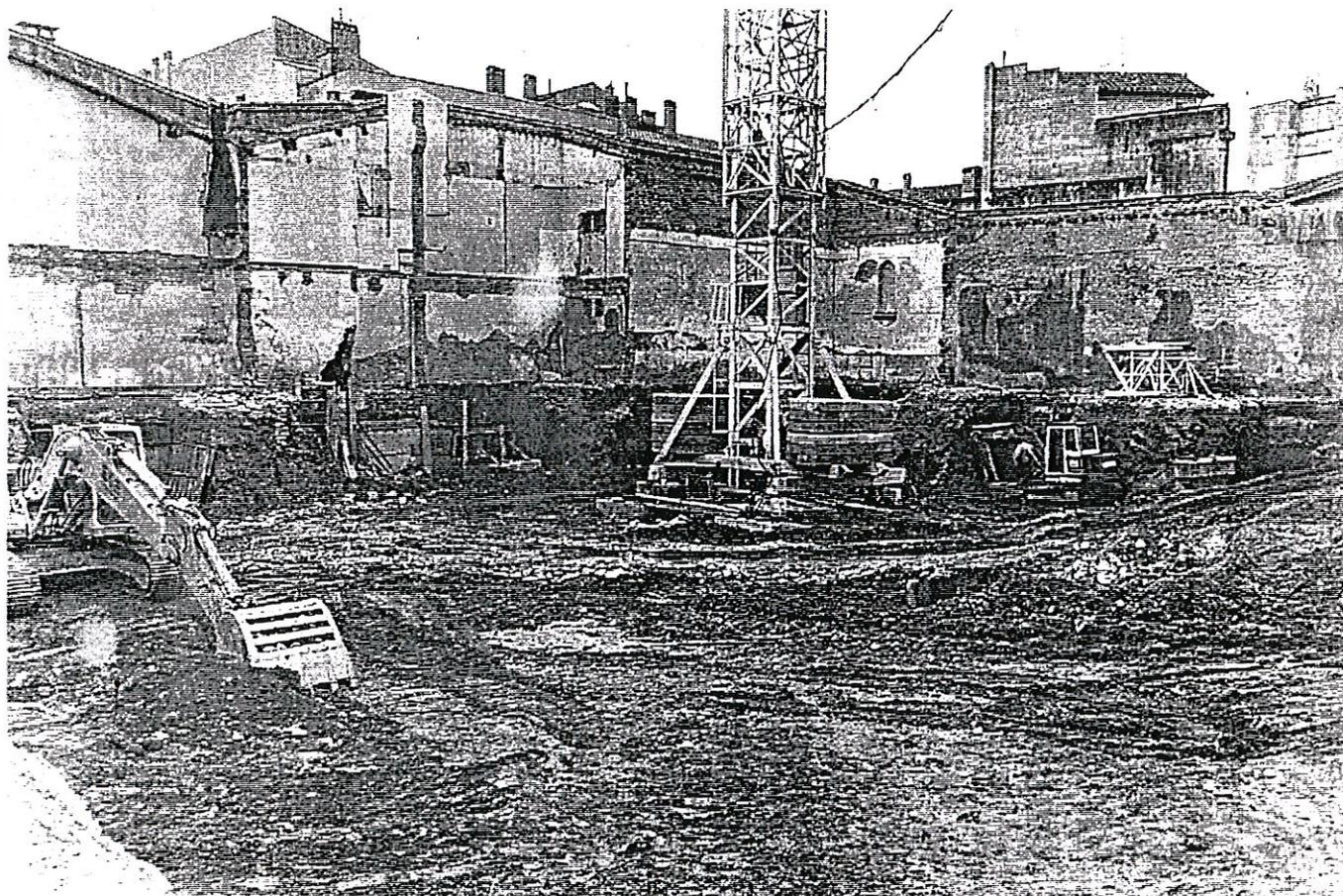
D'autres travaux importants sont prévus dans des zones sensibles. Nous ne devons pas tolérer qu'ils se passent ainsi, sans étude préalable. **Halte au massacre!**

FAISONS RESPECTER LA LOI
DEFENDONS NOTRE PATRIMOINE

L'ASSOCIATION ARCHEOLOGIQUE DES PYRENEES-ORIENTALES

UN TOUR EN VILLE

Trou de la Maison des Œuvres : des fouilles auront finalement lieu



Le fameux trou où il reste encore quelques pans de murs datant de l'époque des remparts de Perpignan.

Photo Arnaud HINGRAY

Il y a quelques jours, des membres de l'Association archéologique des P.-O. dont le siège se trouve avenue Marcellin Albert, se sont retrouvés devant les fondations creusées, place du Colonel Arbanère juste derrière la poste centrale, à la suite de la démolition de la Maison des Œuvres. Rappelons qu'il est prévu de bâtir une résidence à cet endroit, opération immobilière baptisée "L'Alliance".

Les archéologues ont déploré le fait que des fouilles n'aient pas pu être entreprises avant le démarrage des travaux. Actuellement, un accord semble avoir été trouvé avec les promoteurs et l'entreprise de bâtiment.

Un retour en arrière s'impose. En mars 93, des zones sensibles sur le plan archéologiques ont été définies à l'intérieur des anciens remparts de Perpignan par une commission composée par des représentants de la municipalité, du Service régional d'archéologie et des archéologues de la ville. Le site de l'ancienne Maison des œuvres faisant partie de ces fameuses "zones sensibles", le Service régional d'archéologie avait donc opposé un "refus conservatoire" après avoir pris connaissance du permis de construire. En clair, cela signifie qu'il était nécessaire de tester le terrain en question sur le plan archéologique avant d'entreprendre des travaux. Manque de communication ? Les pelles mécaniques ont commencé à creuser. Des structures

en briques rouges apparaissent. Ce qui alerte naturellement l'association des archéologues des P.-O. Ces derniers estiment que ces vestiges présentent un intérêt certain : « Il y a des murs qui remontent à la période la plus ancienne des remparts, c'est à dire au XIV^e siècle. Ce qui est dommage, c'est qu'on n'ait pas pu effectuer des fouilles et des prélèvements avant le début des travaux car plusieurs pans de murs ont déjà disparu. » nous disait un des membres de l'association.

Quant à l'un des promoteurs de cette opération, il nous confiait : « Nous ne sommes pas des archéologues. Moi, je ne connaissais pas l'intérêt de ce site. Il est certain qu'il aurait été préférable que ces fouilles aient lieu avant le démarrage du chantier... »

Actuellement, la situation semble s'arranger. En effet, à la suite d'une discussion, il a été décidé que les travaux de forage et d'installation des pieux seraient différés d'une semaine afin de permettre aux archéologues d'effectuer des prélèvements et des recherches. Ces fouilles seront prises en charge par une équipe placée sous la responsabilité de Patrice Alessandri, de l'Association pour les fouilles archéologiques nationales : « Nous allons malheureusement travailler sur ce qui reste car plusieurs murs intéressants ont été détruits. Nous étudierons les superpositions de couches depuis le XIV^e jusqu'au XVIII^e siècle. »

RÉSUMÉS DES CONFÉRENCES

La reconstitution des anciens paysages à partir des images SPOT (15 janvier 1994)

par Max GUY

Prises de vue par satellite

Même dans les cas où on ne peut pas aller vérifier sur place (certaines planètes), l'image satellite permet d'avoir des certitudes. On utilise pour sa lecture le même système que les lecteurs de compact-disques ou les magnétoscopes.

Les satellites utilisent un système de visée verticale. Ils mettent 1 h 30 pour effectuer le tour de la terre, passent toujours à 9 h 30 au dessus de l'équateur, et restent synchrones avec le soleil. Les images sont donc toujours prises dans les mêmes conditions, avec un éclairage solaire qui vient du sud-est ; elles sont donc comparables. Les satellites utilisent une vision stéréoscopique. De jour en jour, ils se décalent de 1 h 30, soit de 20°.

Coût de Spot : 700 millions de F au lancement
10 millions de F par an d'entretien

Image numérique

Dans les images classiques, la mer est bleue, la végétation rouge, les villes bleuâtres.

Spot livre une image panchromatique en noir et blanc, et une image en couleur (vert/rouge/infrarouge). La réflectance à l'infrarouge va de 0 à 80 % ; en couleur normale, elle va de 0 à 10%. L'eau reste bleue car elle ne réfléchit pas du tout l'infrarouge.

Grâce à la numérisation, on peut effectuer tous les agrandissements nécessaires sans perte de netteté. Un traitement numérique (par exemple un renforcement chromatique local impossible à faire sur une photographie classique) est possible pour un gain de netteté.

LandSat (satellite américain) a aussi une bande thermique, qui donne la température des sols photographiés.

Exemples

- On peut faire coïncider des images de provenance différente, comme des clichés Spot et LandSat.
- On peut numériser des photos aériennes anciennes ; en les traitant ainsi, on ne rajoute rien aux photos, on les améliore. On peut aussi numériser des clichés d'inscriptions, et les "bidouiller" jusqu'à ce qu'une lecture soit possible.
- sur le site de Paestum : LandSat a permis la lecture de 3 "taches chaudes", qui correspondaient à 3 sources minérales, elles même correspondant à 3 temples.
- en Chine et près de Rome : découverte, dans une même situation géographique et climatique d'un même système (fossés, cadastration) utilisant la même unité de mesure.
- Angkor Vat : l'image satellite a montré, pour la première fois, l'ensemble du site. Cette vision générale a permis la découverte d'une ville plus ancienne sous Angkor, de plusieurs villes satellites, et d'un cadastre très étendu.

Limites d'interprétation

Il ne faut jamais faire d'interprétation historique à partir d'une image satellite sans fouille complémentaire.

Le processus strict auquel se conformer pour obtenir des résultats fiables est le suivant :

- image satellite
- image aérienne
- étude géophysique
- tests de terrain

L'image satellite est un moyen puissant de préparer l'archéologie, mais n'est pas un moyen de faire de l'archéologie

(notes de A. PEZIN)

le feu dans la vie quotidienne des hommes préhistoriques

CONFERENCE PAR Mazière A.

19 février 1994

L'apparition du feu : les premières traces de combustion.

La domestication du feu : les premiers foyers aménagés.

La maîtrise du feu bouleverse la vie de l'homme :

le feu source de chaleur et de lumière,

le feu et la cuisson des aliments

le feu et les usages techniques.

Les grandes inventions liées à la maîtrise du feu :

l'invention des poteries,

l'invention de la métallurgie.

La production du feu : 2 méthodes

la friction forcée,

la percussion.

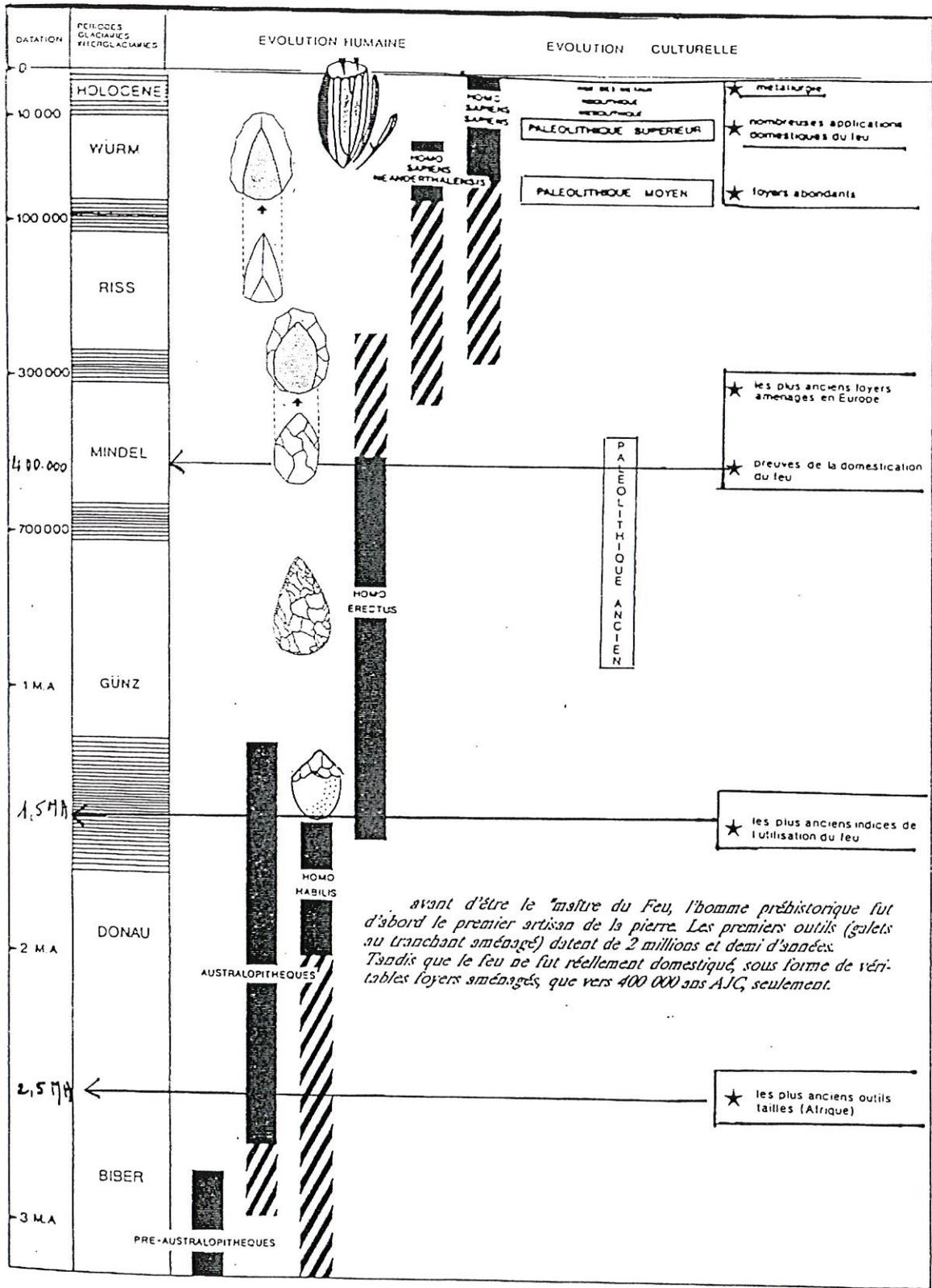
Magie du feu !
Son pouvoir d'attraction est si fort que, d'instinct,
nous asscions la conquête du feu et sa maîtrise
à l'émergence de l'Humanité.
Bien à tort !
Mais alors, qui a domestiqué le feu ?
Quand, où et pourquoi ?

“ Au delà du mythe, que sait-on réellement de cette longue histoire commune, qui prend ses racines dans les périodes les plus reculées de la préhistoire ? Plus de cent ans après le début des recherches en préhistoire, que sait-on aujourd'hui de la découverte du feu, de la façon dont il était produit et utilisé par les chasseurs du Paléolithique ?

L'usage du feu sous ses diverses formes est intégré de façon si profonde à notre vie quotidienne qu'il nous est difficile de concevoir un humanité préhistorique privée de celui-ci. Pourtant, la maîtrise du feu n'est pas l'un des plus anciens acquis de l'humanité et, une fois établie, il faudra encore des centaines de millénaires pour que les propriétés du feu soient progressivement explorées puis complètement dominées. Les données de la préhistoire nous imposent donc de concevoir une relation de l'homme au feu non pas immédiate, mais lentement instaurée à partir d'essais et décecs, de craintes progressivement surmontées, de nouveaux domaines techniques qui soudain s'ouvrent à l'homme. »

Catherine Perlès

GRANDS REPÈRES CHRONOLOGIQUES

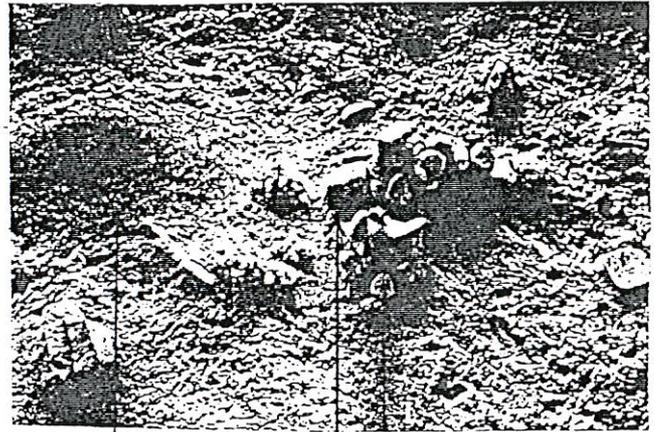


L'apparition du feu et de l'habitat : 400 000 ans, la maîtrise du feu

Le feu va bouleverser la vie de l'homme préhistorique (Homo-Erectus). Autour du foyer la vie sociale s'organise, le feu cuit les aliments, réchauffe et éclaire l'habitat, le sécurise. Peu à peu de nouveaux usages techniques vont s'affirmer : durcir la pointe des épieux, tailler le silex, travailler l'os. La maîtrise "des arts du feu" va permettre la transformation de l'argile en poteries, des minerais en métaux.

c'est vers l'Europe que nous nous tournerons enfin pour trouver les plus anciennes traces de domestication incontestables, sous forme de véritables foyers aménagés .

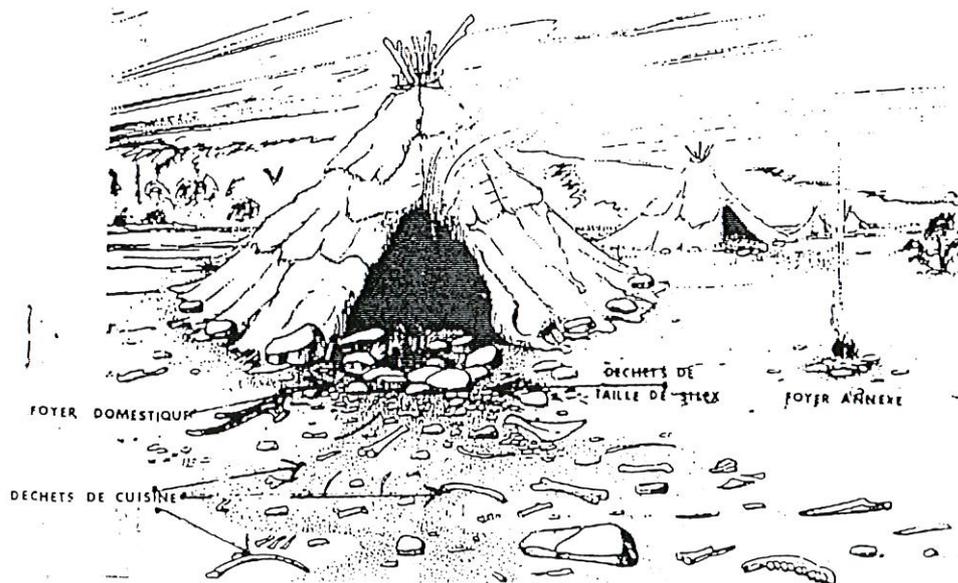
Grâce au progrès des méthodes de datation, on s'aperçoit que les premiers foyers apparaissent en Europe aux alentours de 400 000 ans, date légèrement plus récente que ce que l'on pensait naguère. Plusieurs sites témoignent alors d'une maîtrise certaine du feu, sous forme de foyers aménagés, déjà diversifiés (foyers en cuvette, foyers plans, foyers entourés de pierres), intégrés dans des sols d'habitats où se retrouvent pierres et os brûlés.



foyer

muret

A Terra Amata, des aménagements du site, il faut surtout retenir un foyer en cuvette à un mètre duquel se trouvait un petit tas de galets interprété comme coupe-vent.



Reconstitution d'un campement magdalénien à Pincevent. La même saison, plusieurs familles se sont installées sur les bords de la Seine. Chaque tente circulaire s'ouvre sur un grand foyer bordé de pierres. Les déchets de cuisine et de débitage du silex sont réunis à

LA MAITRISE DU FEU

La domestication du feu est un acquis transculturel à mettre en compte sur le plan général de l'évolution humaine.

L'homme préhistorique a donc vécu sans feu réellement maîtrisé pendant plus de deux millions d'années .

La domestication du feu , vers - 400 000 ans , correspond à un stade d'évolution qui témoigne de facultés d'abstraction accrues nécessaires à la maîtrise du feu .

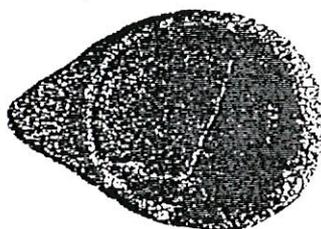
Elle n'est pas due à l'aboutissement d'un progrès technique mais à l'esprit d'adaptation et d'analyse , à une situation nouvelle qui engendre un mode de vie social différent , une gestion des tâches et du temps différents . Temps plus long le jour consacré à la recherche de nourriture , activité pouvant se prolonger la nuit grâce à l'éclairage du foyer .

Autour du foyer se développent les structures sociales.

Au cours de longues soirées d'hiver , les chasseurs vont conter leurs exploits , prévoir la chasse du lendemain , évoquer les souvenirs lointains de quelques héros de chasses fabuleuses .

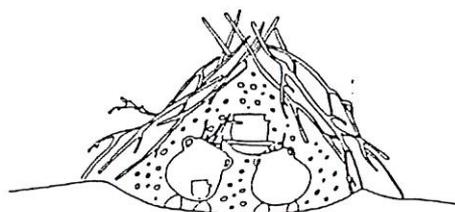
Ainsi vont se renforcer les liens qui unissent les membres de la famille et de la tribu . Des traditions culturelles communes vont unir ces Hommes qui se transmettent alors leurs techniques et leur savoir faire .

COMMENT S'ECLAIRAIENT-ILS ?

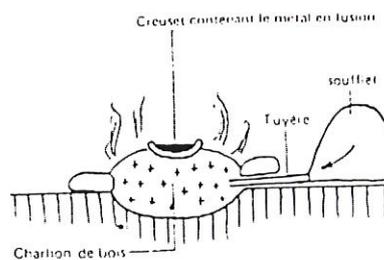
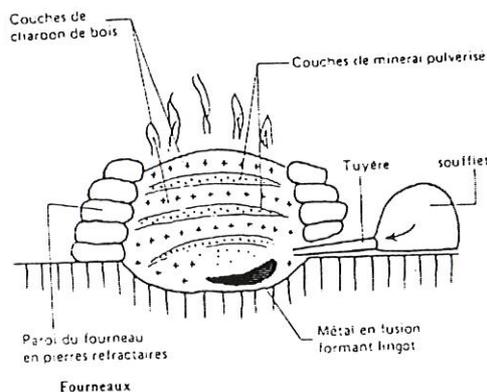


La lampe de La Mouthe : (vers 13 000 ans av. J.-C.), première lampe du Paléolithique supérieur,

LA CUISSON DES CERAMIQUES



Les techniques des métaux



Allumer un feu... comme au temps de nos lointains ancêtres

Allumer un feu par friction rotative forcée d'une planchette et d'une baguette de bois, enflammer l'amadou avec les étincelles produites par la percussion du silex sur la pyrite de fer, revivre les gestes ancestraux, oublier nos allumettes et nos briquets à gaz. évaluer le chemin parcouru par l'humanité tel était le thème de l'exposé et de la démonstration de cet après-midi.... au coin du feu, samedi 19 -02-94.

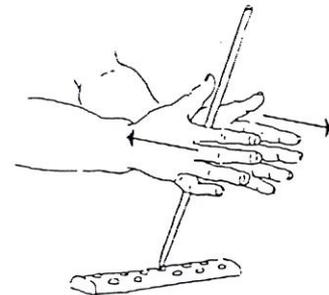
La conquête du feu

Comment y sont-ils parvenus? En réalité, nous l'ignorons et nous en sommes réduits à des hypothèses.

Les *Homo erectus* ont probablement assisté à des incendies naturels de savane ou de forêt, et même à des éruptions volcaniques. Or, le feu effraie mais attire à la fois. Il est informé mais vivant. Il brûle mais réchauffe. Sans doute les hommes, capables de réflexion, ont-ils bientôt remarqué que le vent peut ranimer le feu. Certains, plus hardis ou plus curieux que les autres, ont alors peut-être soufflé sur les braises d'un feu naturel pour faire jaillir des flammes, ou même essayé de transporter des brandons ou des tisons.

L'Homme utilise donc sans doute le feu avant de savoir lui-même l'allumer. Par hasard, il découvre aussi qu'il rend la viande meilleure et plus tendre, un jour qu'un animal a été victime d'un incendie ou qu'un morceau de gibier s'est trouvé par accident exposé aux flammes. Bientôt, il imagine de produire le feu.

FEU PAR FRICTION

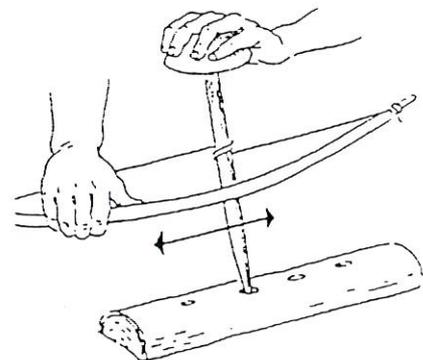


— Production du feu par rotation manuelle.

FEU PAR PERCUSSION



— Maniement du briquet à silex, pyrite et amadou.



— Obtention du feu par rotation avec archet.

LA PRODUCTION DU FEU

CONSERVATION DU FEU ET ALLUMAGE

I. CONSERVATION :

- Aucun vestige ne permet de savoir comment l'Homme Préhistorique conservait le feu.
- Aucune date ne peut être avancée sur une technique de production au Paléolithique.
- Premiers vestiges de briquets à feu :
 - * Néolithique de Charavine (Lyon, Grenoble)
 - * Mésolithique à Starr Carr (Angleterre)
 - * Précéramique au Pérou.

Critères de conservation des vestiges :

Le bois : 1) en milieu lacustre Charavine
2) en milieu semi aride Grotte de Guittarréro - Pérou.

le silex, la pyrite, le champignon : Charavine et Starr Carr.

Techniques de conservation du feu : Différentes solutions ethnographiques

1. Foyer allumé en permanence (braise sous la cendre)
2. Emporter un tison allumé lors des déplacements - Expl. d'un champignon séché dans un coquillage (Amérique du Nord).
3. Braises enfermées dans de la bourre de noix de coco (Nouvelle Guinée).

2. ALLUMAGE

Techniques de production du feu : principalement 2 méthodes

- 1° Par friction forcée : rotative - va et vient oblique - sciage
- 2° Par percussion du silex contre la pyrite de fer (combustible végétaux très secs ou champignon de souche)

Remarques : Il est difficile de faire la différence entre un silex percuté pour produire des étincelles et un choc dû à tout autre usage
On a retrouvé un ensemble (briquet à feu) pyrite. silex. champignon. La pyrite est usée en forme de sillon.

Critères d'efficacité des bois (étude expérimentale de J. COLLINA GIRARD)

- Relèvent plus de l'anatomie végétale que de la résistance des matériaux en ce qui concerne la friction forcée (bois/bois).
- Les meilleurs bois sont plutôt mous, peu denses, homogènes et pauvres en résines (lubrifiant).
- Leurs sciures sont cohérentes, abondantes et homogènes.

EN CONCLUSION

- La dureté des bois : importe peu, les meilleurs bois produisent des fibres qui s'agglomèrent par phénomène électrostatique ou par feutrage. Il se produit un point d'incandescence (genre cigarette) qui sert à enflammer des végétaux très secs.

État de la recherche sur l'Âge du Fer en bassin audois (26 mars 1994)

par Guy RANCOULE

Depuis quelques décennies, des données originales sont venues compléter nos connaissances sur cette période, comprise entre la fin de l'Âge du Bronze, au VIII^e s., et les débuts de la romanisation. Elles concernent de nombreux aspects : vie quotidienne, techniques, sépultures... et ont eu pour effet d'infléchir notablement certaines hypothèses, en particulier sur le plan de l'évolution interne et de l'acculturation.

Un premier ensemble d'informations est essentiellement issu de fouilles et prospections systématiques, au sol ou aériennes ; il permet une vision plus globale de l'occupation du sol : agglomérations du deuxième Âge du Fer et leur développement, habitat rural qui s'avère représenter une part importante du peuplement.

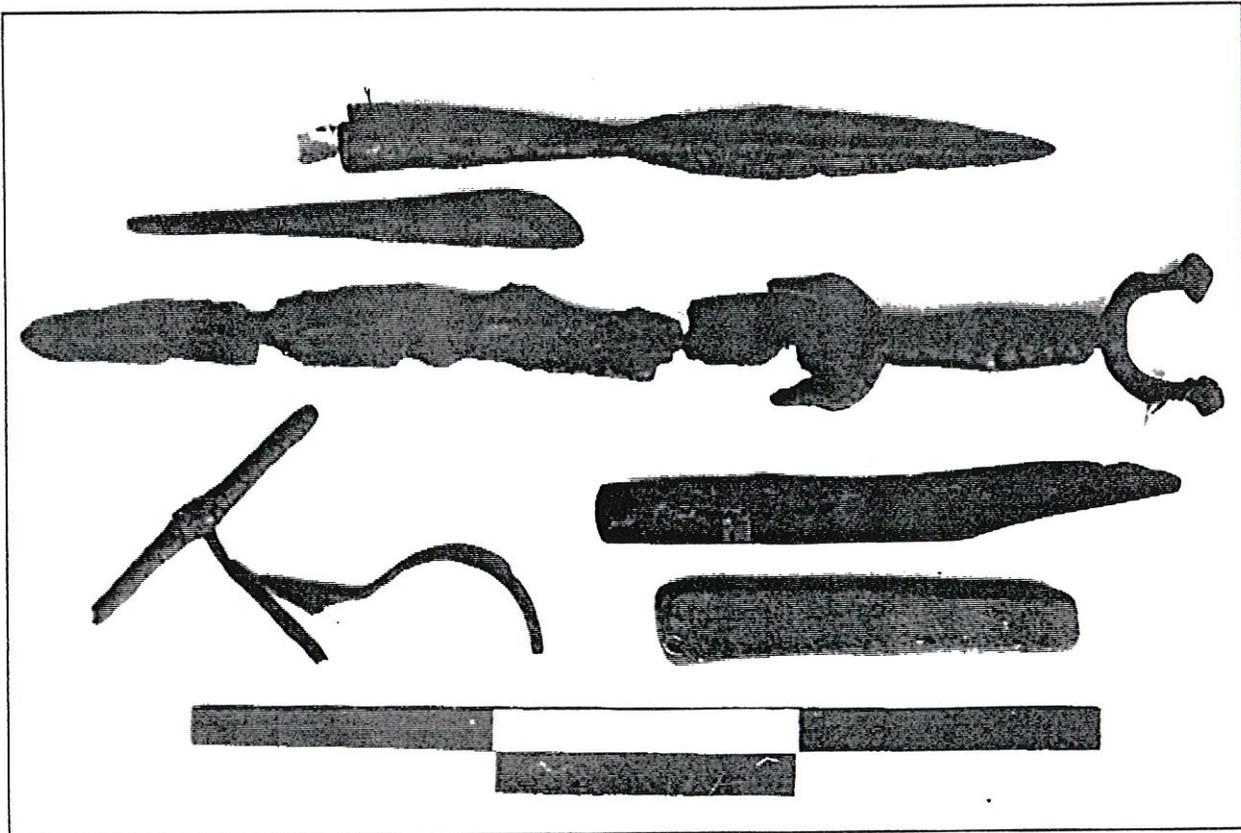
Des différences se font jour entre les diverses parties du territoire audois : côte et basse-vallée, couloir principal, vallées adjacentes, Montagne-Noire, Corbières ou pré-Pyrénées. Ces inégalités portent sur les modes d'installation, l'extension des sites, les défenses, mais aussi sur les modes de construction : en pierre sèche, bois ou terre crue. Elles s'avèrent peu liées à la chronologie, beaucoup plus dictées par les exigences locales.

Il en est de même pour l'urbanisation ou les aménagements : une organisation de l'habitat groupé n'apparaît guère, pour l'instant, qu'en zone littorale. La forme de stockage, silos ou dolia, est imposée par l'économie locale. Quelques découvertes intéressent plus spécialement les techniques : fours de potiers et leur productions, gisements miniers et ateliers métallurgiques.

Les apports méditerranéens, vins et céramiques, apparaissent timidement vers la fin du VII^e s., les échanges se poursuivant et se développant, avec quelques fluctuations, aux siècles suivants.

L'usage de la monnaie, mises à part quelques découvertes ponctuelles en région narbonnaise, ne s'imposera vraiment qu'au début du I^{er} s. avant J.-C. A côté d'un monnayage issu de relations commerciales avec Marseille ou l'Espagne du Nord, circulent surtout des frappes régionales (bronzes narbonnais, monnaies d'argent à la croix du domaine Tectosage).

Une seconde série d'informations est plus limitée dans le temps, mais plus révélatrice des mentalités profondes ; elle est fournie par des sépultures. La découverte de nouvelles nécropoles et la reprise récente des travaux de recherches sur d'anciens sites, comme Mailhac, permet de préciser l'évolution des rites funéraires, entre les grandes tombes en silo du premier âge du Fer, les tombes à armes du VIe s. et celles, plus pauvres, qui leur succèdent vers le début du Ve s. .



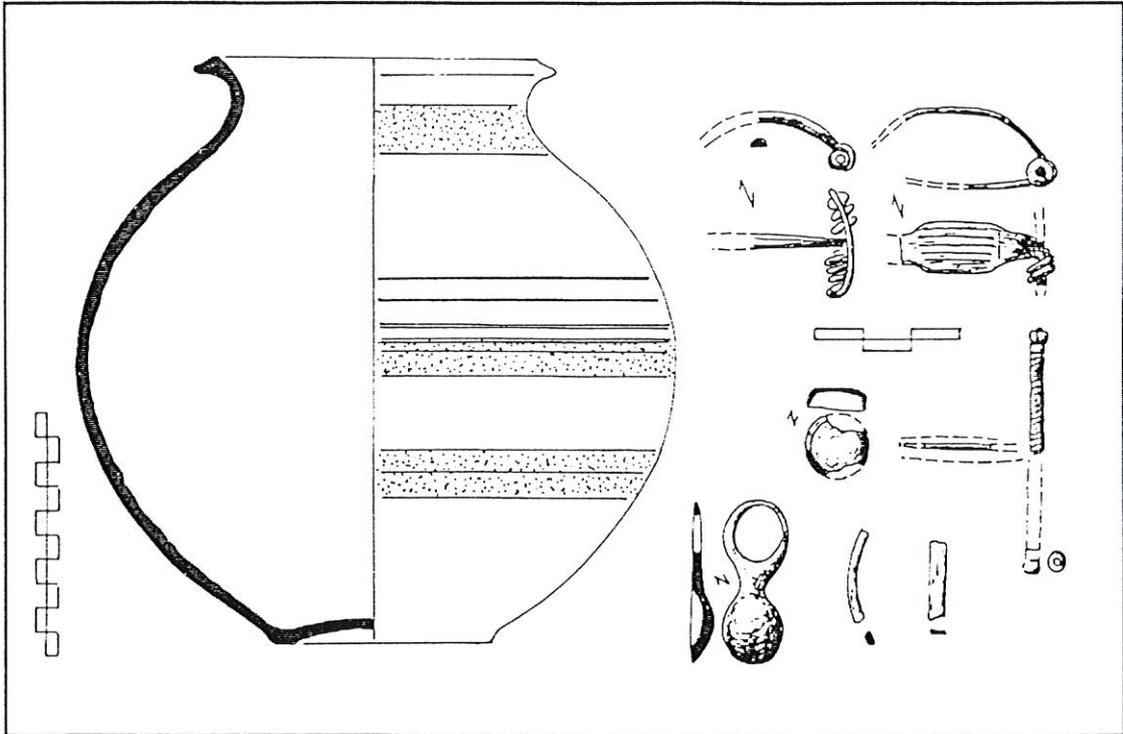
Couffoulens, nécropole de Las Peyros
Armes et objets d'équipement de la tombe 27 (VIe s.)

Les aspects religieux sont les plus difficiles à cerner. Aux anciennes observations concernant de possibles croyances solaires, s'ajoute la découverte d'un objet de bronze décoré, daté du VIe s. : un thymiaterion de style orientalisant.

Des éléments concrets sur le traditionnel culte méridional des crânes ont été recueillis à l'intérieur de plusieurs habitats de la fin de l'âge du Fer, confirmés par la découverte d'une statue accroupie, tenant une tête coupée, dans la tradition des célèbres figurations provençales, trouvée sur un site pré-pyrénéen.

Ces résultats contribuent à rendre plus sûre l'évaluation des identités et des différences existant entre cette partie du Languedoc occidental et ses voisins immédiats : le Sud-Ouest et le domaine

massaliète d'une part ; le Roussillon et la Catalogne d'autre part, territoires avec qui il reste traditionnellement lié, économiquement et culturellement, pendant la plus grande partie des Âges du Fer.



Couffoulens, nécropole de Las Peyros
Ossuaire et parures de la tombe 70 (début du VIe s.)

La ville grecque d'*Emporion* (Empuries)

(16 avril 1994)

par Enric SAN MARTI

La fondation d'*Emporion* doit être replacée dans le cadre de la colonisation phocéenne : Massalia a été fondée vers -600, *Emporion* dans les premières années du VI^e siècle avant J.-C.. Plus tard encore Aléria en Corse et Vélia, au sud de Naples, parce que les Perses ayant pris Phocée, une grande partie de la population s'est transportée en Occident. C'est à ce moment là que les Grecs ne se contentent plus de l'îlot de San Marti d'Empuries et prennent pied, à cause d'un nouvel apport de population, sur l'île voisine. Le nom de Néapolis pour désigner cette nouvelle installation, est moderne. Il a été créé par référence à Strabon qui parlait, lui, de la Palaiapolis.

Il n'y a pas à Empuries de voie de pénétration vers l'intérieur, comme le Rhône non loin de Marseille. Pas de métaux non plus, ou du moins pas de grandes exploitations comme dans le reste de la péninsule ibérique. Alors quelles sont les raisons de cette fondation ? D'abord se mettre en contact avec les populations indigènes installées dans une plaine céréalière mais il faut voir plus loin que l'Empordà : pour des navigateurs, les Pyrénées n'existent pas, la plaine du Roussillon doit être comprise dans la même aire. Les colons grecs tiennent aussi à contrôler la route de Tartessos, très importante pour les minerais.

L'îlot San Marti plus l'île où est installée la ville grecque représentent une superficie de 6 ha. A titre de comparaison, Marseille à l'époque hellénistique s'étend sur 50 ha. L'île était entre la mer et les étangs de l'intérieur. Ces derniers n'existent plus, on a commencé à les assécher au XVIII^e siècle.

Les sondages montrent une installation sur l'île dans la première moitié du VI^e siècle. La ville a grandi au Ve siècle et a atteint alors sa superficie à peu près définitive. Peut-être manquait-elle de place mais il est possible aussi que les indigènes n'aient pas permis que la colonie soit trop puissante. Le fleuve a changé de cours, aujourd'hui il est beaucoup plus au nord mais à l'époque, il se jetait dans la mer très près d'Ampurias. Aux environs de la ville grecque, se trouvait une ville indigène. En somme, Ampurias est à l'origine un comptoir qui, au Ve siècle, a eu la chance de se reconverter. L'entreprise aurait pu avorter.

Le port antique est occupé par des cultures aujourd'hui. Ce n'était pas le seul port, il est du reste assez mauvais car exposé à la

Tramontane. Un peu plus loin, il y a de petites calanques qui pouvaient servir de ports subsidiaires.

Dans l'Antiquité, les environs immédiats ne pouvaient être cultivés, les terres rattachées à la colonie étaient plus loin, du côté de La Escala.

Les remparts ont été réaménagés au cours des siècles. A l'intérieur, les temples d'Asclépios et de Sérapis. A côté du temple d'Asclépios, un autre sanctuaire est consacré à sa fille Hygée ou peut-être à Apollon. Sous le temple d'Asclépios, un édifice plus ancien, situé hors des remparts à l'époque où il a été bâti, pourrait être dédié à Artémis d'Ephèse et constituer un lieu de rencontre entre Grecs et indigènes. Le temple de Sérapis ne date que de la première moitié du 1er siècle avant J.-C. . Le parking actuel était occupé par des artisans et des tombes grecques. Le hameau indigène dont parle Strabon était peut-être situé à l'endroit comblé par le temple de Sérapis et la muraille du IIe siècle. Près de la Néapolis, on a trouvé une nécropole de type champs d'urnes. Une nécropole à incinération plus récente était située à l'emplacement de la ville romaine.

Au VIe siècle, Emporion est un relais vers le sud. Mais au Ve siècle, il se produit un changement : le sud se ferme aux Phocéens. Alors on dirait que la colonie investit dans l'agriculture. Ailleurs aussi apparaissent de grands gisements, à Ensérune par exemple, avec beaucoup de silos, avec une augmentation très importante de la céramique attique. Or l'Attique manque de blé, on peut penser qu'elle vient s'en procurer dans cette région de la Méditerranée. Ullastret aussi est très hellénisé. On trouve beaucoup de vases à anses, comme s'il y avait des commandes spéciales, ces mêmes vases sont très présents en Sicile méridionale. Il y aurait eu un triangle formé par la Sicile, Aléria en Corse et nos côtes.

En dehors du commerce avec les indigènes, la colonie grecque devait pourvoir à sa propre subsistance. Elle ne comptait pas plus de 1500 personnes. Cette population consommait surtout du blé et du seigle, sous forme de bouillie. Chaque individu avait besoin, en moyenne, de 230 kg de céréales, ce qui représentait 75% de la nourriture. Il fallait donc au total 375 tonnes de blé et de seigle pour nourrir la population. Cette récolte, pour une productivité de 0,75 tonne à l'ha, demandait une superficie cultivée de 460 ha. Il faut compter 153 ha en plus si l'on veut avoir quelques réserves et des semences. Il faut aussi prévoir la part mise en jachère, et donc doubler la surface, on obtient alors 1226 ha. 1500 personnes représentent en moyenne 300 familles de 5 personnes, chaque famille pouvait donc disposer à peu près de 4 ha. Ce territoire, chora, était, comme il a été dit, situé à l'emplacement de La Escala, où des recherches sont malheureusement impossibles à cause de l'urbanisation..

Où étaient les carrières utilisées par les Ampuritains ? D'après des recherches récentes, la pierre viendrait des caps rocheux, puntas en catalan.

Les fours métallurgiques étaient à peu près au même endroit. C'étaient des fours très simples, les scories remplissent des grottes naturelles ou artificielles qu'il y a là (las coves). Le minerai provenait du Canigou, d'Olot, du massif de Montgril, le bois venait de cette dernière région ou bien était pris à l'ouest d'Empuries.

Pour terminer, une information sur le môle. Ce n'est pas un quai car la mer était plus basse mais plutôt une digue pour protéger, par gros temps, les bateaux qui étaient placés en cale sèche.

(Notes de J.-P.Comps)

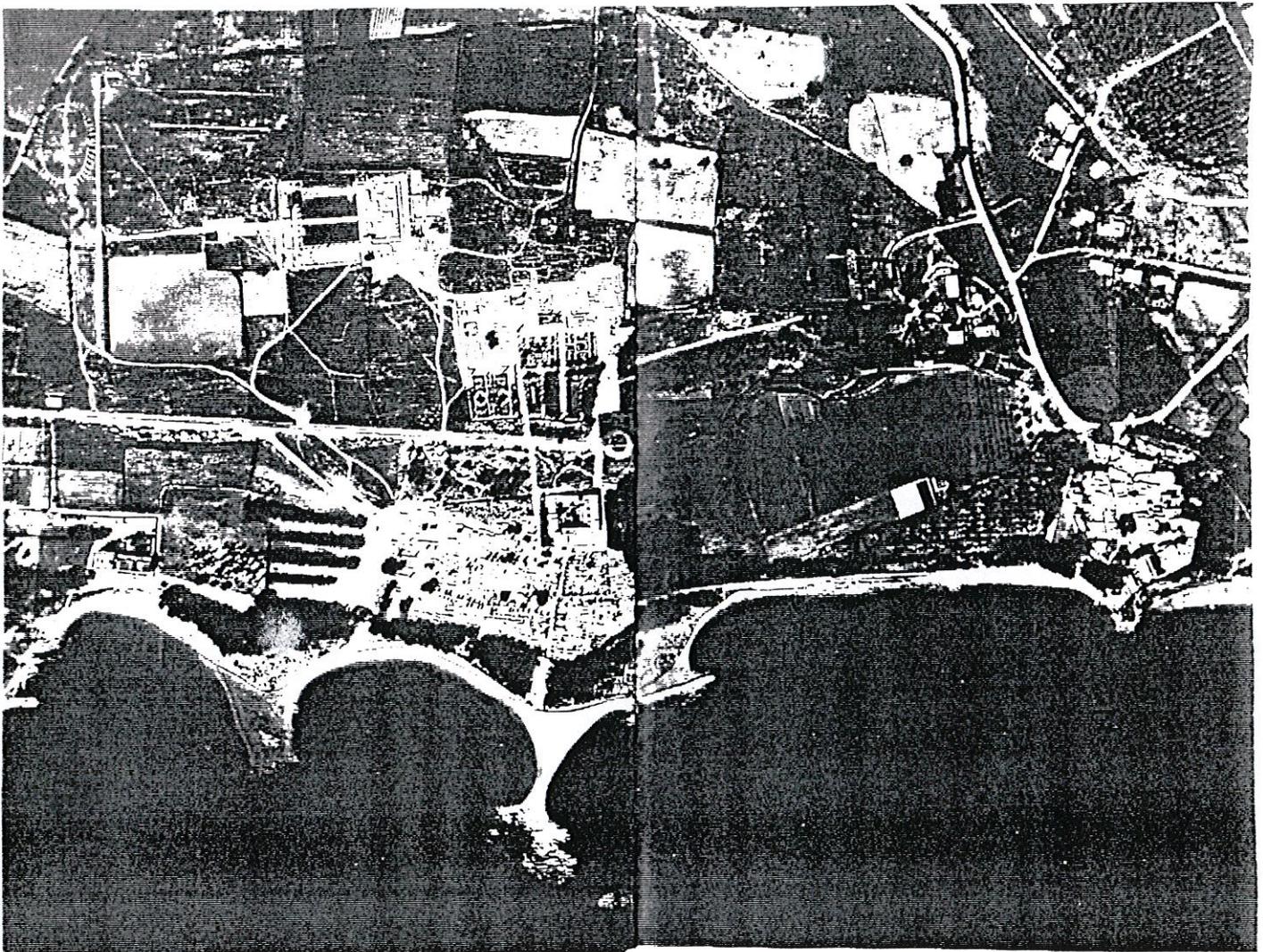
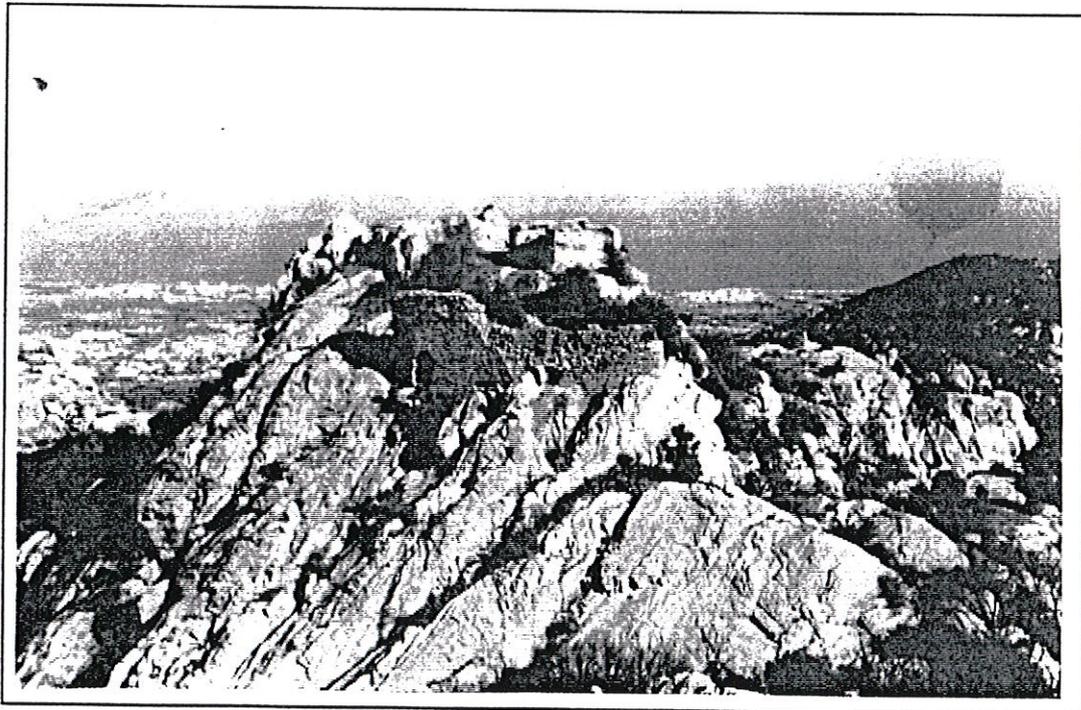


FIG. 1. Photographie aérienne du site archéologique d'Empuries. A droite, la "Puntapedra", au centre, le "môle" et, à gauche, le "Castell".

La vallée de la Massane du VIII^e siècle au XV^e siècle
(histoire et archéologie)
(28 mai 1994)

par André CONSTANT

La vallée de la Massane se situe au centre du massif frontalier des Albères délimité au nord par la plaine du Roussillon, au sud par celle de l'Empordan, en est et ouest par la Méditerranée et le col du Perthus. Cette région hostile en raison d'une topographie très accidentée et un couvert végétal dense n'avait fait l'objet d'aucune étude sérieuse jusqu'en 1989, date à laquelle un incendie permit d'engager des prospections archéologiques dans la vallée dans le cadre du P.I. dirigé par J. Kotarba. A défaut d'une fouille, la prospection ayant ses limites, les vestiges ont été datés suivant des "fourchettes chronologiques" (IX^e-XII^e siècles / XIII^e-XV^e siècles) en fonction de la présence de céramique majolique dans les séries de mobilier collecté.



Vue du site du Château d'Ultréra (côté sud-ouest)
dominant la plaine. (cliché A. Constant)

Parmi les problèmes soulevés se trouvaient les origines de l'occupation de la vallée et du site fortifié d'Ultréra, l'influence de ce dernier sur le territoire environnant, cette relation ayant pu

entraîner l'évolution du peuplement démontrée par les vestiges de la civilisation matérielle : essor de l'habitat (IXe-XIIe siècles), abandon partiel (XIIe siècle) suivi au XIIIe siècle par une dispersion de l'habitat. Aux XIVe et XVe siècles, plusieurs sites sont abandonnés pour n'être plus jamais réoccupés. L'étude des sources écrites de la vallée devait alors corroborer ces tendances et fournir d'éventuelles explications.

Cette étude préliminaire donne de nouvelles informations en Roussillon. Elle livre de cet arrière pays montagneux une image de zone réceptive aux influences, dont l'occupation humaine n'est pas continue mais remise en question à plusieurs reprises. C'est ce que démontre entre autre le départ des moines hispani conduits par Miro, venus s'installer dans la vallée vers la fin du VIIIe siècle et partis ensuite fonder Saint-André de Sorède, de même que le déplacement vers le sommet le plus élevé du site défensif d'Ultréra qui semble se faire à trois reprises depuis la période wisigothique. Ces recherches montrent également à travers l'étude de la formation de la seigneurie d'Ultréra au XIe siècle, une certaine interpénétration des versants frontaliers aux XIe et XIIe siècles, bien avant que ne se dessine une ligne frontière d'Etat à l'issue du Traité des Pyrénées.

Les données relatives à l'habitat en font un secteur géographique à part, et en celà, d'une intéressante originalité. Le castrum d'Ultréra qui aurait pu devenir un centre de regroupement de l'habitat, tentative qui semble s'être soldée par un "échec castral" au XIe siècle, constitue un exemple différent des castra de plaine et s'apparente dès le XIIIe siècle à une châtelainie royale en déclin continu à cause du discrédit qui l'affecte. L'essor d'un habitat dispersé en manses dès la fin du XIIe siècle semble t-il, signe d'une certaine croissance, semble aussi être propre à l'arrière pays montagneux. L'usage de la pierre locale commune à toutes ces constructions, l'absence de mortier employé uniquement pour les édifices cultuels et seigneuriaux, l'appareillage des murs plus ou moins bien soignés selon les sites, l'utilisation de la tuile canal pour les toitures, sont autant d'éléments précieux qui témoignent entre autre d'un bâtir archaïque ou artisanal et d'un souci certain de confort. Il serait hasardeux de faire d'une volonté politique la cause première de ce renouveau pouvant aussi bien résulter de phénomènes conjoncturels.

Enfin, la tendance à la désertion précoce de la vallée vers la fin du XIIIe siècle provoqué par l'essor des cités de piémont qui s'enserrent de remparts et où l'artisanat et le commerce deviennent florissants. L'arrière pays commence à se dépeupler au profit du piémont, fait témoignant d'une certaine mobilité des populations, de la fragilité économique des petits terroirs de montagne et aussi sans doute, de l'attrance exercée par le nouveau genre de vie urbain. Ce reflux progressif du peuplement confère à ce secteur un aspect plutôt

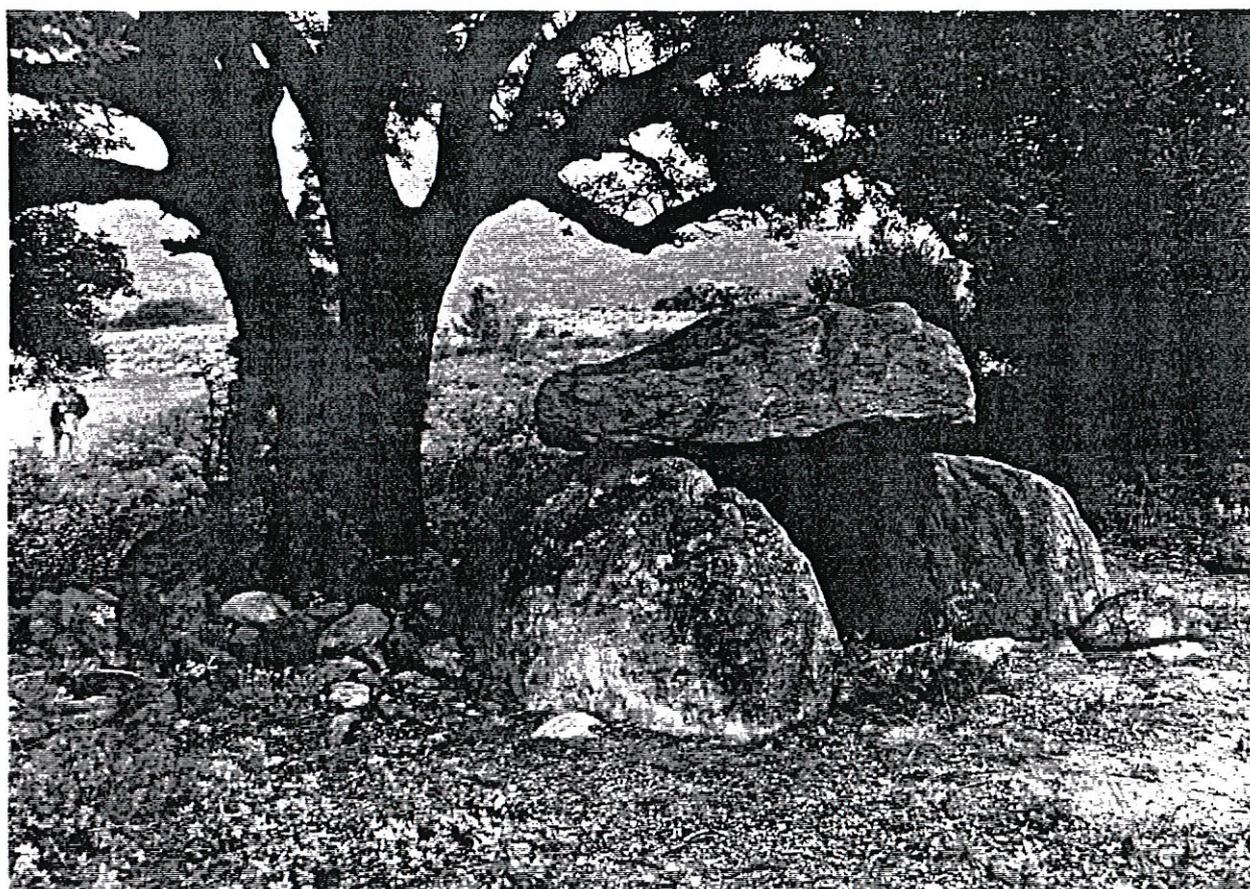
mouvant, que stable et surpeuplé. Se conjuguent à l'exode rural les épidémies de pestes qui suivent et la domination seigneuriale exercée par les détenteurs des droits banaux, contraignante sans doute, amenant la désertion de la vallée de façon certaine au XVI^e siècle, repeuplée par la suite.

Une étude consacrée à l'ensemble du massif des Albères et du piémont permettra de généraliser ou nuancer ces tendances observées pour la vallée de la Massane.

SORTIES

Deux sorties étaient programmées et ont eu effectivement lieu cette année. Le temps nous manque pour en rendre compte et dire tout le plaisir que nous y prîmes. Voici tout de même un résumé plus que bref et deux photos... Un souvenir pour les uns et peut-être un regret pour les autres.

La première en Fenouillèdes, le 15 mai, avec une bonne partie de l'équipe Forum. Nous étions en terrain ami, aussi avons-nous été traités comme tels (dépliants et carte, café offert, dégustation des vins locaux et même des biscuits de Saint-Paul...). Visite des dolmens de Trilla, de la chapelle Sainte Eulalie du Vivier, aperçus sur les châteaux du Vivier et de Castel-Fizel (Caudiès), visite des chapelles Saint-Jaume et Notre-Dame de Lavall (Caudiès), du village de Caudiès avec ses maisons à colombage et sa superbe église, enfin du Chapitre à Saint-Paul.



TRILLA - Le dolmen (cliché J.-P. Comps)

La seconde dans l'Aude, le 12 juin. Visite des châteaux de Lastours, de l'église de Rieux en Minervois avec sa coupole heptagonale et ses sculptures du Maître de Cabestany, des collections de Mailhac très brillamment présentées par Thierry Janin, du dolmen de Pépieux.



LASTOURS : le château de Quertinheux (cliché J.-P. Comps)

Jean-Pierre Comps

PALÉOLITHIQUE, NÉOLITHIQUE ET ÂGES DES MÉTAUX

Commune : ELNE - ARGELÈS-SUR-MER

Site : Berges du Tech

Type d'intervention : Sondages

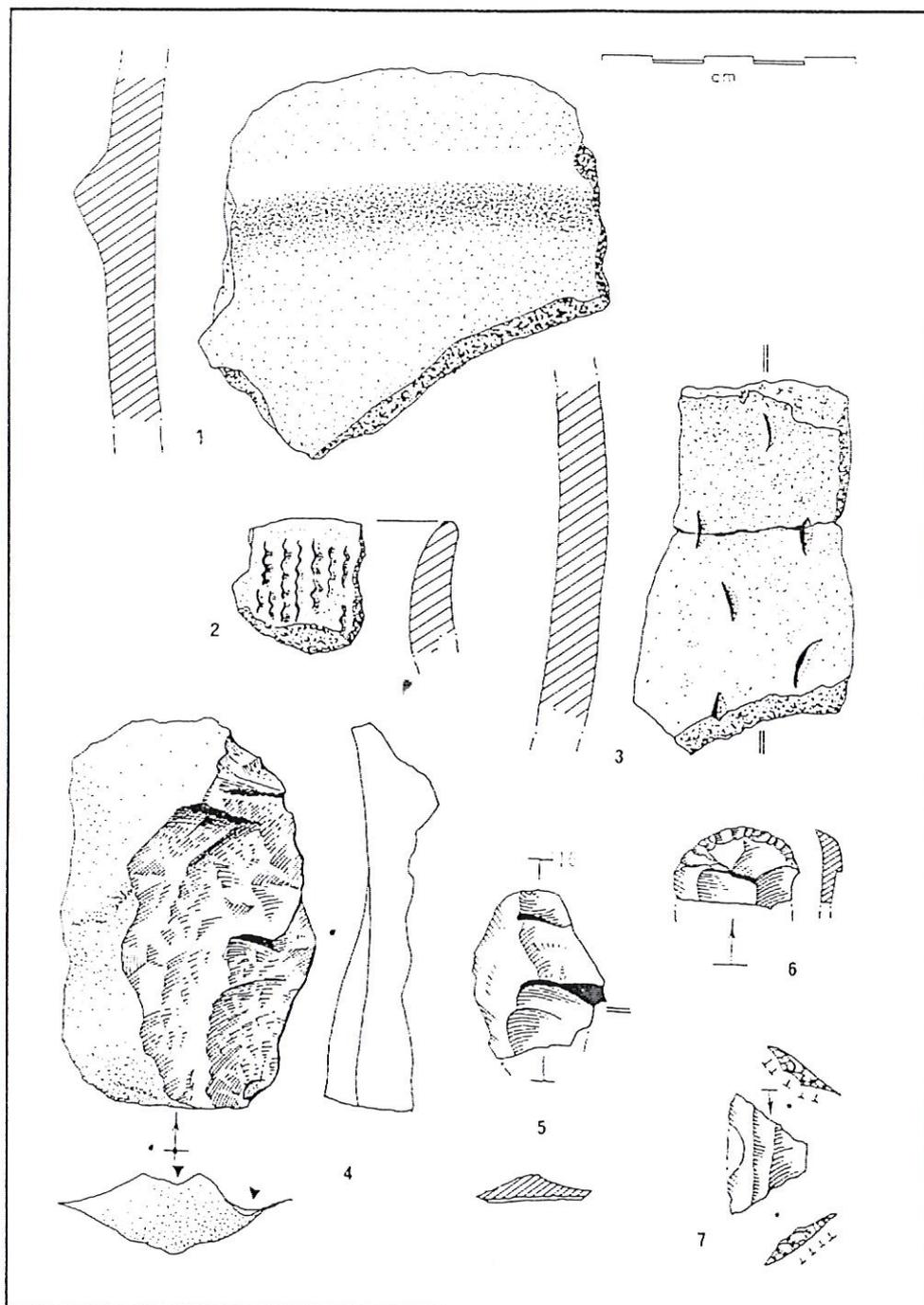
Responsable : Michel Martzluff (enseignant Université de Perpignan)

Résultats :

Le gisement découvert en 1992 dans la basse plaine horticole du Roussillon par O. Passarrius et C. Donès, intégré au programme d'inventaire des sites de la vallée du Tech par J. Kotarba la même année, est logé dans ce fleuve, à 9 m d'altitude et 4,5 km du littoral, près d'Elné. Son extension longitudinale dépasse les 500 m dans le sens du fleuve mais ne peut être estimée latéralement dans le lit majeur car la couche archéologique est enfouie sous près de trois mètres de limons de crue.

Profitant de l'étiage prononcé d'août 94, plusieurs sondages ont permis de recueillir de nouvelles informations. Le niveau d'occupation, épais de 0,15 m, était établi sur un sol fangeux, dans un milieu palustre. Il a livré quelques éléments structurés se rapportant à des feux, de rares vestiges osseux et un matériel céramique et lithique attribuable à la seconde phase de l'Épicardial, à la charnière des VI^e et V^e millénaires avant notre ère (cal.).

La fonction du site reste énigmatique en l'absence de traces clairement identifiable à des structures d'habitat, peut-être s'agit-il de stations temporaires spécialisées (recherche d'argile pour les céramiques, pêche des bancs de muges qui remontent l'estuaire jusque là, etc...). Son insertion dans les formations du quaternaire récent de la plaine alluviale, mal connues, et dans le Néolithique primitif des Pyrénées valorisent l'intérêt du gisement.



Matériel lithique et céramique
 découvert dans les sondages.
 (dessin M. Martzluff)

Commune : CARAMANY

Site : Camp del Ginèbre 528

Type d'intervention : Sauvetage Programmé

Responsables : Alain Vignaud (A.F.A.N.), Henri Duday (C.N.R.S.)

Responsables de secteur ou archéologues fouilleurs qualifiés

A.F.A.N. : Gilles Escallon, Philippe Grau, Anne Hassler, Véronique Lelièvre, Florent Mazière, Jean-Pierre Moretti

Collaborateurs à titres divers :

Marie-Françoise Diot (palynologie), Christine Heinz (anthracologie), Philippe Marival (carpologie), Jacques Pernaud (archéozoologie) et Jean Vaquer (néolithicien)

Spécialistes A.F.A.N. : Loïc Damelet (photographie), Catherine Ferrier (sédimentologie), Frédéric Jallet et Thierry Janin (anthropologie), Frédéric Périllaut (dessin d'architectures), Valérie Porra (dessin céramique), Christian Rives (photogramétrie), Lucile Vaquer (restauration céramique)

Définition du site et datation :

Nécropole des débuts du Néolithique moyen.

Résultats :

Cette opération fait partie d'un important programme de fouilles de sauvetage mis en place sur une portion de la moyenne vallée de l'Agly très prochainement noyée par la mise en eau d'un barrage.

Les aménagements funéraires de cette nécropole couvrant plus de 500 m² sont situés sur la rive gauche et à quelques dizaines de mètres du cours d'eau. Ils avaient été mis au jour lors d'une première campagne en juillet et août 1993.

Les travaux complémentaires, menés du 1^{er} février au 15 mai 1994 sur ce gisement, avaient pour but principal la fouille des sépultures, la mise en évidence, l'étude et l'enregistrement des diverses architectures et de leur implantation en sous sol.

Cette dernière campagne a permis de dégager 3 nouveaux aménagements funéraires portant ainsi le nombre de ces sépultures ou dépôts à 24.

Trois rites principaux s'expriment dans quatre types de sépultures témoignant d'aménagements différents.

Les inhumations d'individus adultes interviennent dans 3 grandes tombes en coffre installées dans un tertre et prises chacune dans un tumulus de près de 7 mètres de diamètre (l'une d'entre elles a été détruite). Ces tumulus montés avec de la terre et des cailloux présentent un parement extérieur, simple ou double.

Six inhumations primaires individuelles ont été réalisées dans de petits coffres installés en pleine terre. Ces tombes sont plus ou moins ornées ou signalées avec différents cercles de pierre. Certaines n'en possèdent pas. Les défunts sont de jeunes enfants ou

des nourrissons, identifiés à partir des dents. La taille du coffre est proportionnelle à l'âge et en conséquence à la taille du défunt.

Les incinérations aménagées sont représentées par six structures délimitées chacune par un cercle de pierres plantées de chant. Si pour quatre d'entre elles l'interprétation peut être diverse ou hypothétique, la quatrième présente une incinération primaire individuelle, d'un probable personnage féminin.



CARAMANY - Camp del Ginebre
Structure 11 - Incinération primaire individuelle
(cliché Loïc Damelet)

Les incinérations non aménagées secondaires se traduisent par neuf tombes ou dépôts. Elles sont pour la plupart installées dans une petite cuvette. Une partie des os calcinés ainsi que du mobilier archéologique également brûlé (1 ou 2 récipients, silex) composent le remplissage.

L'étude des os de certains dépôts a permis d'établir qu'il s'agissait d'adultes. L'association faite avec les silex, armatures tranchantes ou grosses lames définissant l'armement ou l'équipement de chasse, pourrait suggérer que certaines de ces tombes se rapportent à des adultes de sexe masculin.

L'un de ces dépôts, en cours de détermination, a livré des os calcinés d'un animal (chien possible).

Les relations logiques ainsi que le mobilier archéologique ont montré que l'ensemble des tombes ou aménagements funéraires était contemporain ou très peu décalé dans le temps.

Cette nécropole aurait fonctionné au début du Néolithique moyen comme l'attestent, entre autres, des plats à marli décoré datables du Chasséen ancien et une série de récipients trouvés dans un aménagement funéraire, qui présente, associés sur de mêmes vases, des éléments probablement récurrents du groupe de Montbolo (anses tunelliformes), et des caractères Chasséen ancien (décor incisé, carènes prononcées, plat à marli décoré).

Cette céramique nous semble exprimer une période charnière ou en tout cas de contacts intimes entre ces deux groupes.

Une dizaine de récipients composent cette série très homogène dans ses dimensions, assez réduites, son traitement de surface, sa cuisson et surtout ses décors qui sont identiques. Il est possible que ce dépôt ait été créé pour cette structure et en conséquence qu'il ne se rapporte exclusivement qu'au funéraire.

La diversité des rites et la variété ou la disproportion existant entre les aménagements, nous paraît traduire une hiérarchisation, voire une sélection des individus à partir de critères bien difficiles à dégager, les plus communs étant le statut social, l'âge ou le sexe.

D'un point de vue chronologique (hiérarchique?) nous devons noter que la grande tombe en position centrale et dominante est la plus ancienne. On peut supposer, toutefois avec prudence, qu'elle soit à l'origine de la Nécropole. Les autres sépultures ou structures s'articulant avec et autour de ce monument pourraient être considérées comme adventices.

Bien que positionné au creux d'une vallée, le choix de cet emplacement ne nous paraît pas hasardeux. En effet, de nombreux vestiges alentours, couvrant toutes les périodes, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, prouvent que ces secteurs ont été de tout temps bien fréquentés. Situés à la confluence de voies fluviales et terrestres, ils nous semblent installés sur un axe de communication important.

Dans les tout prochains mois, la mise en eau du barrage sera effective. Aussi, afin de conserver ces aménagements en grande partie démontés par notre intervention, nous avons, en collaboration avec la municipalité de Caramany, déposé le reste des structures. L'ensemble dont les pierres ont été marquées, a été stocké hors de l'emprise des eaux en attendant d'être reconstruit sur un espace approprié. En contrepartie, les secteurs supposés sensibles ont été protégés par une charge de sédiments.

Commune : CARAMANY

Site : Les Coudoumines 1365 B

Type d'intervention : Sauvetage Programmé

Responsable : Alain Vignaud (assistant d'étude A.F.A.N.), avec la collaboration de Florent Mazière (archéologue fouilleur qualifié A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Habitat du Néolithique Épicardial final.

Résultats :

Cette opération se rapporte à une fouille de sauvetage programmé mise en place sur une portion de la moyenne vallée de l'Agly prochainement noyée par la mise en eau d'un barrage.

Le site des Coudoumines 1365B est implanté en rive gauche de l'Agly, à 400 mètres en aval (à l'est) de la nécropole du Camp del Ginèbre.

Les niveaux supérieurs de cet habitat de plein air, datables du Bronze ancien et du Néolithique final/Chalcolithique, avaient été mis au jour et traités lors d'une première campagne en avril et mai 1993, cela sur une surface de 500 m² et à une profondeur moyenne de 1,50 m.

Les travaux complémentaires ont été menés sur ce gisement, du 15 décembre 93 au 25 janvier 1994, avec la participation de quelques étudiants bénévoles.

Ils avaient pour but principal la fouille d'un niveau inférieur dans lequel avaient été découvertes au dernier moment plusieurs structures négatives dont des silos, cela à une profondeur moyenne de 1,90 m.

Comme déjà observé dans les niveaux du Bronze ancien et partiellement du Néolithique final, le sol fonctionnant avec ces aménagements était absent. Cette situation, assez banale dans les vallées, nous semble moins due à l'érosion qu'aux travaux agricoles ayant intervenu sur ces terrasses aux sols fertiles, depuis des époques bien reculées.

Par contre, étaient mis au jour, quatorze aménagements ou structures négatives se rapportant à six trous ou cuvettes, deux foyers composés et 6 silos.

Les trous se situent principalement dans la partie est de la fouille. Si leur profil ou dimensions évoquent des trous de poteaux, leur petit nombre et leur disposition n'a pas permis de restituer un plan ou un alignement suggérant la construction. Nous pensons toutefois que ces aménagements bien concentrés se poursuivent dans le secteur est où, malheureusement, nous n'avons pas eu la possibilité d'intervenir.

Les foyers sont au nombre de deux.

FO 1 est composé par une sole plane, dure et bien compactée, d'environ 0,40 m de diamètre (conservé), associée et tangente à une cuvette de 0,55 m de diamètre et de 0,18 m de profondeur. Cette cuvette présente des parois légèrement durcies par le feu, rubéfiées. Le comblement est réalisé par des morceaux d'argile plus ou moins cuits (dont des fragments de bordures de foyer), des charbons et des baies carbonisées. Ces derniers vestiges se retrouvent en bonne quantité autour de la sole du foyer. Il s'agit de glands, mais surtout d'arbouses.

Nous avons interprété ce double aménagement comme un foyer avec sa cuvette de vidange.

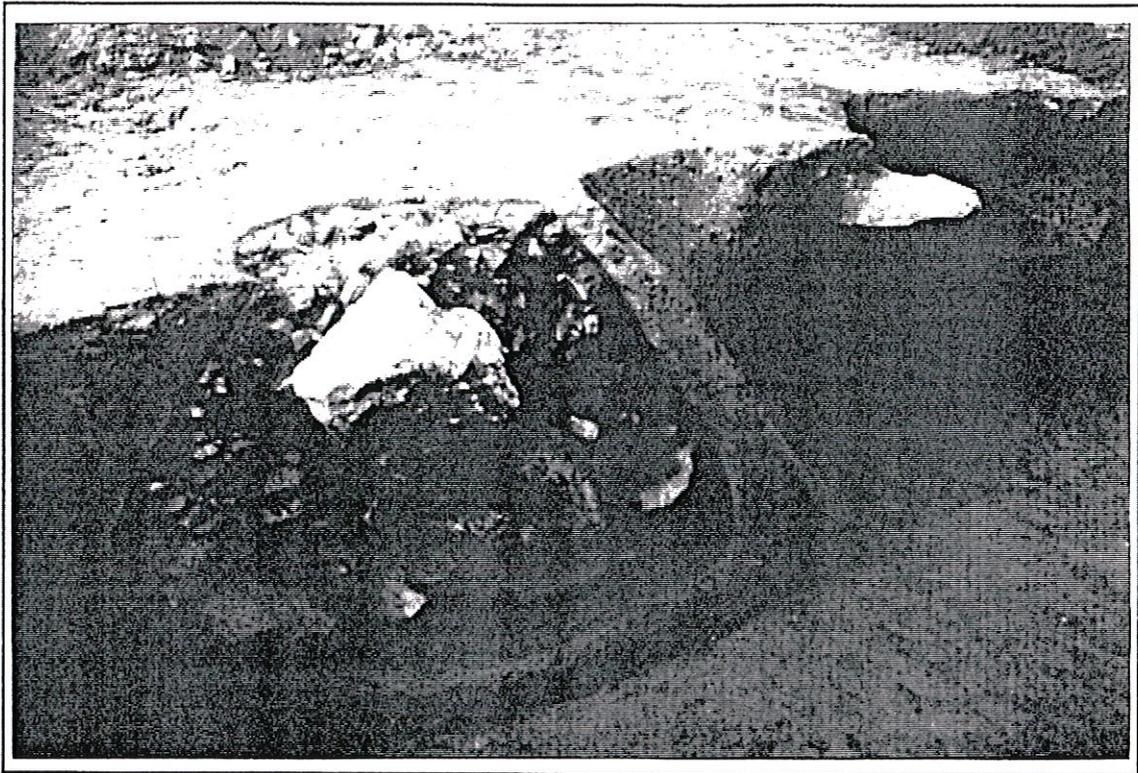
FO 3 est également composé, par 3 structures, tangentes. Le foyer est ici une cuvette aux parois douces, de 1,15 m de diamètre et de 0,18 m de profondeur. Une couche d'argile bien cuite tapisse cet aménagement. A l'ouest, et au contact du foyer, une petite dépression circulaire, probable cuvette de vidange, présente un même remplissage réalisé par des sédiments rubéfiés, des fragments d'argile plus ou moins cuits ainsi que des charbons et des esquilles osseuses brûlées.

Au sud du foyer et tangent, un trou, conique, de 0,35 m de diamètre pour 0,45 m de profondeur a été réalisé. Ce creusement bien caractéristique des trous de poteau est intimement associé à l'ensemble : il est le seul présent dans un rayon de plus de 5 m. Nous avons envisagé que ce trou pouvait contenir un mât portant un aménagement (potence?) destiné à supporter récipients ou matériaux au dessus du feu à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une superstructure de protection.

Les silos certains sont au nombre de quatre. D'une capacité de près de 1 m³, ils ont été définis en référence à leur forme ampoulaire ou tronconique. A proximité de ces quatre unités et semblant faire partie du même ensemble, se trouvent deux structures négatives bien plus importantes que les trous de poteaux mais ne présentant pas un profil tronconique comme les autres silos. Rien ne s'oppose cependant à ce que ces deux aménagements aient été employés comme structures de conservation subordonnées à un stockage et à des denrées différentes.

Ces silos sont disposés par paires, approximativement à égale distance les unes des autres. A l'intérieur de chaque paire, les unités sont à un même intervalle.

Le comblement de ces silos a été réalisé en trois phases. Le niveau inférieur comporte souvent un amalgame argileux plus ou moins cuit. Il s'agit de vidanges de foyers ou de structures de combustion contenant du mobilier brûlé : tessons de céramique, ossements provenant de restes culinaires et fragments de sole et de bordures de foyers.



CARAMANY - Les Coudoumines 1365 B
Silos post-cardiaux (cliché A. Vignaud)

Le noyau central et principal de ce comblement est réalisé par un tas de cailloux de bonne taille d'origines diverses, dont une bonne quarantaine de meules à grain. Une majorité d'entre elles sont entières et brûlées. La dernière phase du remplissage est représentée par des sédiments plus fins venant napper le cône réalisé par les pierres. Elle incorpore la plus grosse part du mobilier archéologique.

Plusieurs collages sont intervenus à partir de tessons découverts dans trois silos. Ils ont permis de reconstituer un gros vase à deux anses.

La similitude des diverses phases du remplissage et la situation présentée ci-dessus attestent nettement que ces silos ont été comblés en même temps, simultanément. On peut donc supposer qu'ils soient tous contemporains.

Le mobilier archéologique, mis à part les macro-restes et la faune bien présente, est composé par la céramique. Plus de mille tessons se rapportent à des récipients de tailles diverses. Les formes sont globuleuses ou ovoïdes, non carénées. Les éléments remarquables sont réalisés par de grosses anses en ruban, des bords renforcés en bandeau, un décor peigné, quelques cordons, et particulièrement intéressant, des décors plastiques corniformes, en fort ou bas relief, partant de part et d'autre de la partie supérieure des anses.

En résumé, ce mobilier présente un ensemble témoignant de nombreux caractères archaïques au sein duquel se dégagent des formes évoquant le groupe de Montbolo.

Ce gisement nous semble donc se situer dans l'Épicardial 3 ou Épicardial final, que l'on pourrait également qualifier de Postcardial.

Commune : CARAMANY Site : Terrofort 264

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsable : Alain Vignaud (assistant d'étude A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Habitat néolithique moyen Montbolo.

Résultats :

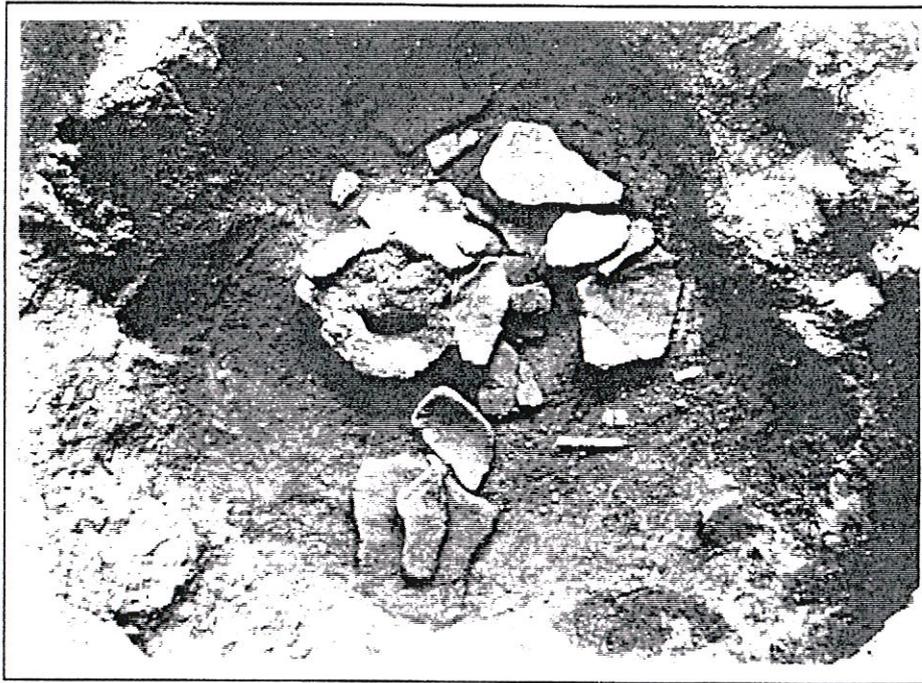
Ce gisement fait également partie des sauvetages programmés mis en place sur une portion de la vallée de l'Agly, suite à la construction d'un barrage. Découvert au dernier moment à partir de prospections au sol, il n'avait fait l'objet d'aucun sondage. Il est situé en rive gauche de l'Agly, en amont de la nécropole du Camp del Ginèbre et de l'habitat des Coudoumines 1365B, distants respectivement de 400 et 800 mètres. La courte opération que nous y avons menée au mois de juillet 94 avait pour mission de caractériser et surtout de dater ce site, cela principalement en référence à la nécropole toute proche.

La fouille couvrant près de 150 m², a découvert sept structures négatives dont six de type silos. Tout comme pour l'habitat précédent des Coudoumines, le sol de fonctionnement était inexistant, probablement détruit par d'anciennes mises en culture. Il semblerait que cette dégradation ne soit que superficielle car certains silos ont une profondeur de 1,50 m, dimension déjà importante pour ce type d'aménagements.

Le faible diamètre de la partie haute conservée, 0,43 m environ, suggère également la proximité de l'embouchure.

Ces structures de conservation se partagent en 2 groupes, différenciés par une partie de leur comblement, leur profondeur et donc leur capacité (1,00 m³ et 0,35 m³). Elles ont cependant plusieurs points communs : une forme tronconique, le mobilier archéologique, ainsi que leur appartenance à un même niveau supérieur. La dernière phase du comblement de ces silos est également identique et commune, réalisée par une couche de près de 0,50 m de sédiments stériles légèrement plus argileux que le substrat.

L'ensemble de ces caractéristiques nous paraît définir pour ces silos un groupe homogène et probablement contemporain.



CARAMANY - Terrofort 264
Fragments de gros récipients de stockage avec bouchon,
dans un silo du Montbolo classique (cliché A. Vignaud)

Le mobilier archéologique est représenté par la céramique témoignant de formes sphériques ou ovoïdes unies, de nombreuses anses en ruban dont certaines sur le bord, une anse tunelliforme verticale sur récipient globuleux, de légers cols étroits à lèvre sortante, quelques éléments de préhension rectangulaires et un décor corniforme en bas relief, sur élément de préhension.

Cette industrie néolithique moyen est attribuable au groupe de Montbolo, probablement dans sa phase classique.

Indépendamment de ce mobilier céramique traditionnel, cette opération a mis en évidence une production originale réalisée par plus de 200 gros tessons. Ces unités d'une épaisseur moyenne de 0,02 m, lissées de façon rudimentaire à la main sur les 2 faces, témoignent d'une pâte grossière, incorporant beaucoup de particules végétales et de graines. Elles se rapportent à des récipients (2 ou 3?) d'environ 0,60 m de diamètre à la base et d'une élévation proche de 0,70 m. Les bords sont légèrement fermés, rentrants.

Il semblerait que ces vases, paroi et bord, aient été directement construits sur un fond fixe, de type plaque de foyer, sur leur emplacement définitif de stockage. Cela se conçoit étant donné que ces gros récipients devaient être assez fragiles, tout en étant d'un poids considérable et donc difficiles à transporter.

Parmis ces tessons, nous avons découvert un bloc d'argile cuite de forme tronconique à base large de 0,32 m de diamètre pour 0,08 m de haut et d'un poids de 3 kg. Cet objet était à l'origine lissé sur toutes

ses faces. Nous avons pensé qu'il pourrait s'agir du bouchon d'un de ces récipients.

Nous avons précédemment et sur plusieurs sites des Pyrénées-Orientales découvert des gros tessons similaires, nous laissant suspecter l'existence de tels récipients. Toutefois, nous n'avons pas connaissance sur d'autres gisements de la même période et hors département, de la mise en évidence de tels vases. Il semblerait donc que, pour l'instant, ces récipients rustiques de stockage traduisent une production locale, roussillonnaise.

La présence du mobilier, d'éléments de foyer, des gros récipients de stockage rustiques ainsi que des silos confirment ce site en tant qu'habitat. Il est donc probable qu'une construction se trouvait sur ce secteur. Toutefois, nous devons remarquer qu'à part les silos, aucune autre structure négative n'a été mise au jour. En conséquence, il semblerait qu'il faille chercher ailleurs que dans les montages traditionnels, à partir de trous de poteaux ou fondations, le type de mise en oeuvre des constructions, tout au moins à proximité des silos.

Une situation identique a été enregistrée aux Coudoumines 1365B, site voisin légèrement plus ancien.

Commune : CORBÈRE - LES - CABANES

Site : **Grotte de Montou**

Type d'intervention : Fouille Programmée

Responsable : Françoise Claustre (directeur de recherches au C.N.R.S., UPR 289)

Définition du site et datation :

La grotte de Montou a servi à la fois d'habitat temporaire, de lieu de sépulture, de refuge. Les fouilles portent particulièrement sur le Néolithique et les Âges du Bronze exploités dans différents secteurs de la grotte.

Résultats :

La vaste cavité de Montou, occupée dès le Néolithique moyen jusqu'aux temps historiques, présente une topographie complexe qui, quelque soit la zone choisie dans le réseau pour les travaux, impose des contraintes à la stratégie de fouille. La campagne 1994, d'une durée de 6 semaines, s'est encore effectuée dans divers secteurs de la salle 2 inférieure et à des côtes d'altitude différentes.

Dans le secteur sud-est, un important éboulement de la coupe avait stoppé les fouilles des niveaux du Néolithique moyen. L'étaient réalisés en 1994 permettra de les reprendre.

Dans le secteur est de référence stratigraphique, deux m² supplémentaires ont été exploités, du niveau Bronze ancien jusqu'au

substratum rocheux. La couche du Bronze ancien, d'une puissance de 0,05 m (vers le bord rocheux) à 0,15 m, est brun foncé, très charbonneuse et comprend des graines céréalières. Son caractère sépulcral, déjà constaté dans les carrés adjacents, est ici clairement confirmé : importance quantitative des os humains par rapport aux os animaux. La céramique est particulièrement abondante et comporte, ce qui est habituel à Montou, de la poterie à surface rugueuse de type "crépi", des décors de cordons digités, des fragments de vases carénés, quelques anses, un ou deux mamelons ou tétons. La parure est présente : petite pendeloque en talc, écarteur de collier prismatique en os à perforation en V, cardium, pecten. On observe une grande fragmentation des vestiges : pas de gros fragments de vases ni de grands os longs humains entiers ou brisés.

Le passage du Bronze ancien au Néolithique moyen sous une couche compacte très caillouteuse, s'effectue avec solution de continuité, sans couche intermédiaire Néolithique final/Chalcolithique, cependant représentée dans d'autres secteurs de la salle 2. Il s'agit apparemment du niveau d'habitat bien localisé dans les carrés contigus. Les ossements humains sont absents, la faune est peu abondante par rapport à la céramique, qui est dominante tout en restant assez fragmentée : céramique lisse, fragments d'écuelles subcarénées ou de marmites à anses en ruban, bords fins ourlés, barrettes horizontales (pleine ou perforée), anse multitubulée ; tous ces éléments au milieu desquels on remarque un fragment d'assiette à marli gravé de faciès Chasséen ancien, se rattachent à un Montbolo peut-être assez évolué. Dans le mobilier sont à signaler une hache polie de bonne taille en roche verte et un poinçon en os. De l'argile rouge stérile isole les niveaux archéologiques de la roche mère, rapidement atteinte, sans que l'on note la moindre trace de l'occupation beaucoup plus ancienne, paléolithique, repérée ailleurs.

Dans le secteur ouest et au centre de la salle, poursuite de la fouille partielle d'un milieu sépulcral collectif strict (4 m²), séparé de celui du Bronze ancien et attribuable, en l'état actuel des recherches, au Chalcolithique (phase ancienne). On observe des zones de concentration des ossements (os longs des membres inférieurs et supérieurs, fragments de calottes crâniennes, vertèbres). Les connexions sont pratiquement inexistantes. Plusieurs liaisons et symétries sont à vérifier. Adultes et jeunes sont représentés. L'étude anthropologique est assurée par F. Valentin, l'étude paléopathologique par J. Zammit. Le mobilier comprend de rares tessons atypiques ou qui évoquent exceptionnellement le Ferrières/Fontbouisse et parfois même le Néolithique moyen (pollution avec le niveau sousjacent?). En dehors du matériel céramique, ont été recueillis des perles et micro-perles en talc, une lamelle en silex blond à retouches abruptes, une lame en silex (chauffé?) à retouches unilatérales, deux pointes de flèches

foliacées en silex, deux boutons et un écarteur de collier en os avec perforation en V. On remarque la présence de quelques éléments fauniques et de coquilles de moules.



CORBÈRES-LES-CABANES - Grotte de Montou
Rachis lombaire et thoracique en connexion dans le secteur nord-est
(cliché F. Claustre)

Dans le recoin du secteur nord-est, exigü, étroit et au relief tourmenté, le matériel est souvent mieux conservé et moins fragmenté que dans les autres parties de la salle d'un accès plus facile. A la suite de la couche funéraire Bronze ancien fouillée les deux années précédentes, est apparue une couche de contact et de mélange Bronze ancien/ Néolithique moyen avec céramique de faciès Montbolo très marqué et faune où le boeuf semble bien représenté à côté des ovicaprins. Du matériel de meunerie est également présent. Au plus profond du boyau, associés à de la céramique en grande partie Néolithique moyen mais pas nécessairement contemporains (étant donné les remaniements anthropiques, animaux et naturels), ont été découverts de nombreux ossements humains, dont un crâne et à proximité de celui-ci le rachis lombaire et thoracique en connexion d'un individu adulte reposant sur le côté droit. Les travaux futurs dans ce secteur et l'analyse C14 sur échantillon d'ossements devrait permettre de dater les éléments de cette sépulture et de déterminer si elle est primaire.

Commune : BÉLESTA

Site : La Cauna

Type d'intervention : Fouille Programmée

Responsable : Françoise Claustre (directeur de recherches au C.N.R.S., UPR 289)

Définition du site et datation :

Aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Néolithique aux Temps Modernes.

Résultats :

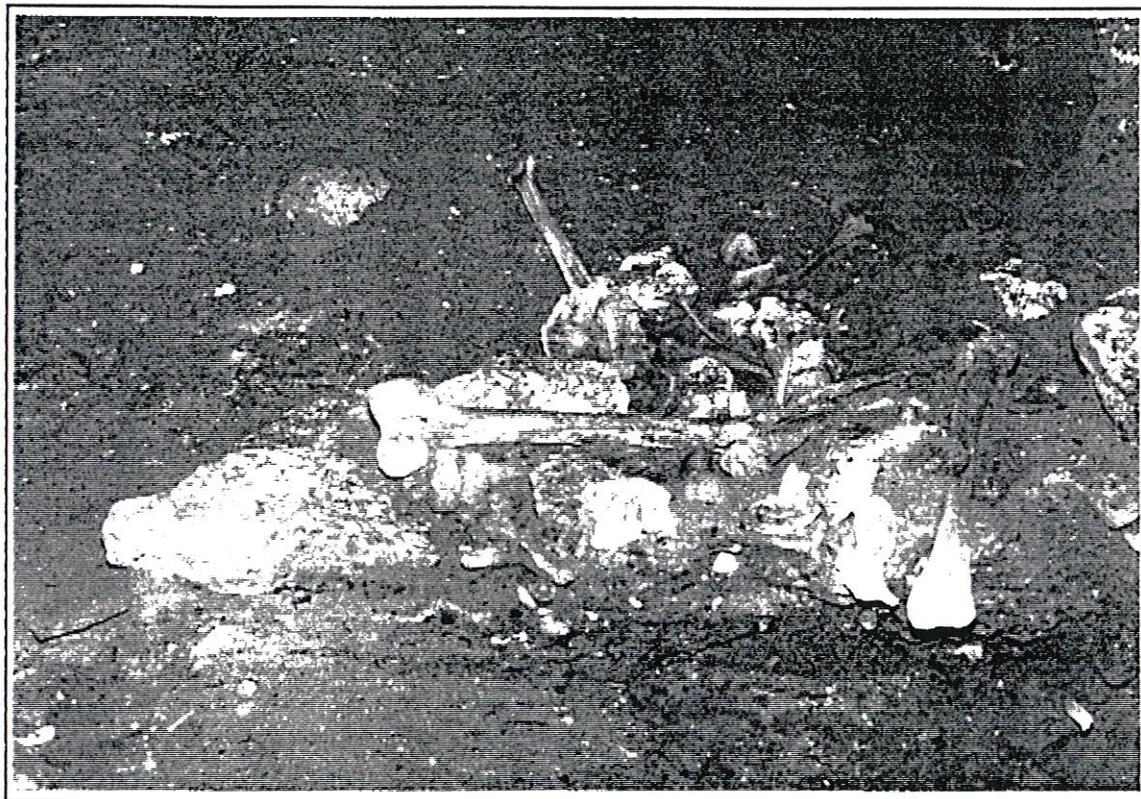
La Cauna de Bélesta est un immense aven colmaté, creusé dans le calcaire secondaire d'un massif situé entre les vallées de l'Agly et de la Têt à une trentaine de km de la côte méditerranéenne. A la suite des explorations spéléologiques et de la découverte de la sépulture collective Montbolo, les fouilles s'y déroulent depuis une dizaine d'années. Les recherches dans la salle I d'entrée sont provisoirement interrompues. Celles dans la salle la (élargissement de la salle I), entamées en 1987, ont été poursuivies en 1994. Dans cette partie du réseau, le remplissage actuellement connu a une puissance de 2,50 m/2,75 m (entre -7,50 m et -10/10,25 m par rapport à la couche superficielle de la salle I) et couvre les périodes allant du Néolithique moyen au Bronze final. La campagne 1994 a porté sur les horizons du Bronze moyen et ancien ou du Néolithique moyen selon que l'on considère l'un (6 m²) ou l'autre (9 m²) des deux secteurs de fouille, contigus, qui n'en sont pas au même degré d'avancement des travaux.

Le niveau du Bronze moyen, déjà exploité en 1993, n'a pas fourni de structure particulière. Céramique et faune ne sont guère abondantes. Peu de tessons sont typés (anse à poucier, décor de coups d'ongle). Les os de boeuf (portant parfois des traces de découpe) sont trouvés avec ceux de mouton/chèvre. L'outillage est inexistant (un poinçon en os sur esquille.)

L'étude géoarchéologique de J.-E. Brochier semble montrer que, pour cette époque, les activités (dans la salle la) sont centrées sur l'élevage, tout en laissant place à diverses activités domestiques. Les faciès sédimentaires sont des faciès mixtes correspondant à des dépôts liés au parage d'animaux herbivores domestiques dans un contexte d'habitat. L'analyse microscopique des "poussières" a révélé la présence, entre autres composantes, d'abondants phytolithaires (dont des phytolithaires dendroformes), de très rares sphérolites, de cendres de bois et d'éléments détritiques. L'énorme quantité de phytolithaires serait le résidu d'excréments mêlés à de la paille (litière) ou du fourrage (aliment pour les bêtes). Ces fumiers du Bronze seraient plutôt caractéristiques des gros ruminants (bovins)

et ceux du Néolithique final (sous-jacents) des petits ruminants (ovicaprins), l'analyse sédimentologique de ces derniers ayant indiqué un équilibre quantitatif entre phytolithaires et sphérolites, ce qui est propre aux excréments de petits ruminants.

L'utilisation de la salle la, au cours du Bronze ancien, paraît essentiellement sépulcrale. La sépulture est collective, pratique funéraire habituelle pour cette période. Des os humains, rarement entiers sinon les os des extrémités ou des vertèbres, sont rencontrés épars et pas très nombreux sur la surface de 6 m² fouillée en 1994. Mais une sorte de fosse sépulcrale a également été reconnue : aménagement circulaire comportant des pierres (certaines plates) qui constituent les éléments architecturaux de la tombe et limitent une zone (un peu plus d'1 m²) de concentration très dense de vestiges anthropologiques. Dans ce locus funéraire, beaucoup d'ossements sont entiers, les os longs des membres supérieurs et inférieurs compris. Les connexions anatomiques sont absentes. Enfants et adultes sont représentés et on note la présence affirmée des nouveau-nés dont plusieurs pièces ou fragments osseux peuvent être attribués à un même sujet. Les gros os des adultes, entiers et bien conservés, sont, pour la majorité, sous-jacents aux plus petits os et à ceux des très jeunes enfants ou nourrissons/nouveau-nés.



BÉLESTA - La Cauna
Sépulture du Bronze ancien (cliché F. Claustre)

A titre d'hypothèse, on peut évoquer pour cette structure la possibilité d'un regroupement secondaire d'ossements (très ponctuel dans le temps et l'espace), postérieur à des premiers dépôts funéraires effectués à proximité dans cette même salle la. Le mobilier associé au milieu sépulcral est indigent : pas de parures excepté une ou deux perles en talc. Seuls quelques tessons sont mêlés aux os : tessons à décor rugueux de crépi dit "rustiqué", à décor de cordons digités (parfois disposés en guirlandes), à décor de coups d'ongle, quelques tessons carénés, quelques anses plates. A l'extérieur de la fosse sépulcrale, a été rencontrée une petite tasse carénée à fond plat. Le matériel céramique est pauvre mais valide l'appartenance du milieu funéraire au Bronze ancien.

La fouille des couches du Néolithique moyen, engagée l'année précédente, confirme que la salle la est un lieu d'habitat (latosensu) probablement contemporain ou subcontemporain de la sépulture collective Montbolo de la salle VII. La possibilité d'une étude interdisciplinaire complète (archéologie, géoarchéologie, archéozoologie, anthracologie, palynologie, carpologie) pour un site montbolo est d'un grand intérêt. Il ne semble pas qu'existe une phase du Chasséen classique ou final. La céramique présente des traits nettement montboloïdes ou Chasséen ancien (phases Montbolo moyenne et récente). Elle est malheureusement, sauf exception, très fragmentée. On distingue des anses en ruban partant du bord, quelques anses tunnelliformes, des nombreux bords fins souvent ourlés, des bords renforcés extérieurement, une ou deux barrettes ou boutons de préhension, des carènes rarissimes, un ou deux décors gravés. La présence de cordons lisses pose le problème de leur appartenance à la couche Montbolo ou d'une intrusion d'éléments du niveau Néolithique final.

Les pièces lithiques sont peu nombreuses mais attestent l'emploi du silex blond d'importation : lames (fragments), lamelles à retouche unilatérales ou bilatérales pouvant être aménagées en grattoir (1 cas), armatures tranchantes. Découverte rare en milieu sec, courante par ailleurs en milieu lacustre, celle d'une lame de silex qui garde une partie de son emmanchement et/ou de la substance de fixation (analyse en cours). En dehors du silex, le quartz et la lydienne sont taillés. En os un seul poinçon.

Plusieurs structures de combustion ont été révélées. Les plus importantes sont des amas de cendres : cendres blanches pures ou mélangées de charbons. A proximité de l'une d'elles est observée une structure en creux empierrée : deux marmites à anses en ruban, brisées sur place, emboîtées l'une dans l'autre, calées et recouvertes par des pierres. Le tamisage a permis de recueillir charbons de bois et carporestes : graines céréalières et légumineuses (pois). L'étude de la faune sera entreprise en 1995. On peut signaler la présence de coquilles de moule.



BÉLESTA - La Cauna
Résidus de combustion et marmites Montbolo brisées in situ
(cliché F. Claustre)

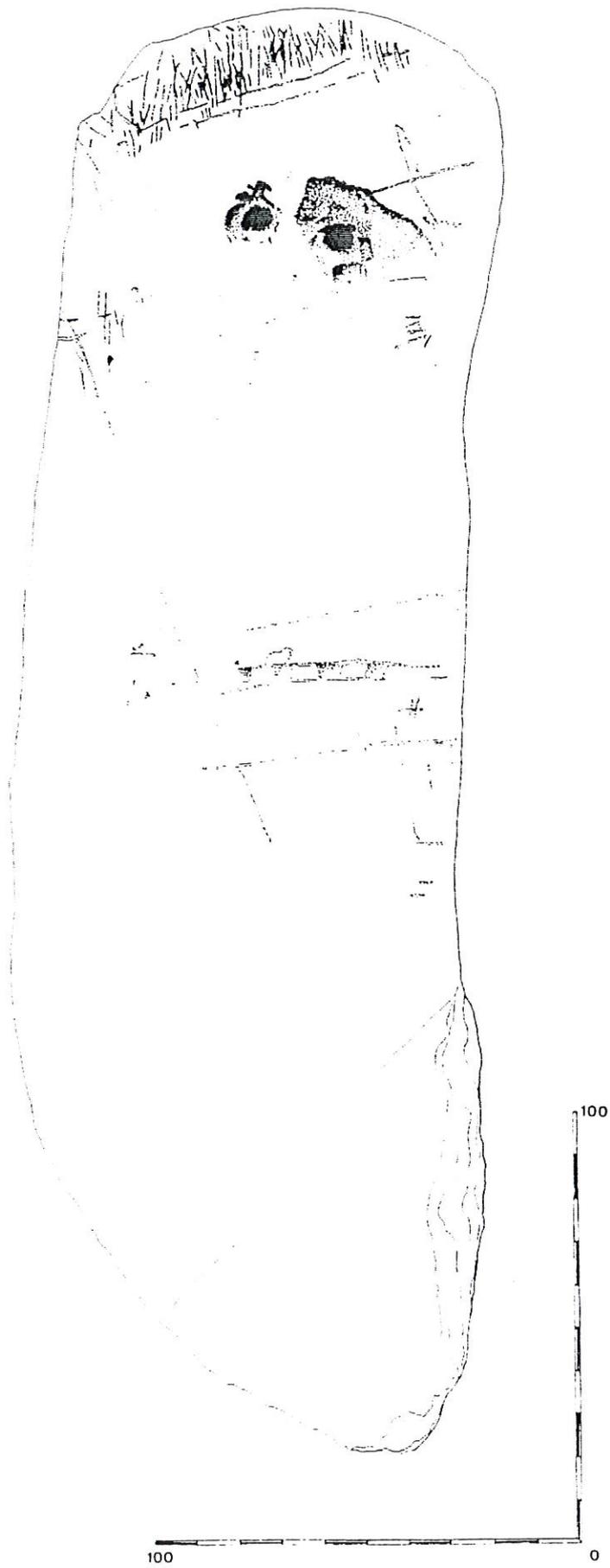
La fouille du niveau Neolithique moyen est à continuer. Une fois terminée, l'allongement de la séquence stratigraphique avec des niveaux Epicardial et Cardial est souhaitable.

Commune : PUYVALADOR Site : Statue-menhir de Caramat
Type d'intervention : Découverte fortuite
Responsable : Jean Philippe Bocquet (Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales - Toulouse)

Définition du site et datation :
Statue-menhir.

Résultats :

Cette statue se trouve sur la commune de Puyvalador en Capcir dans l'extrémité occidentale des Pyrénées-Orientales. Ce monument se situe dans la partie sud-ouest d'un monticule qui domine la rivière de l'Aude au lieu-dit «Caramat». Les métayers l'ont découverte en 1992, à la suite d'un défonçage profond dans un champ. La face était



Puyvalador - Statue-menhir de Caramat

ournée vers le sol et n'a donc pas subie les affres d'une mise en culture intensive. Ce n'est qu'en août 1994, lors de prospections systématiques sur le territoire de la commune que Gilles Pouvrard nous montra cette «pierre à cupules».

Une étude minutieuse de la surface nous permis de découvrir de très fines gravures à peine visibles constituant d'une part un semblant de cheveux ceints par un bandeau, et d'autre part une ceinture à damier avec une boucle. L'étude nous fut confiée afin d'essayer de définir l'appartenance typologique et la datation probable de ce monument. La pierre supportant les gravures est un granit fin de coloration gris/beige très clair. Cette roche est d'origine locale et se retrouve en affleurement à une centaine de mètres sur la partie est de la colline de Caramat. C'est une grande dalle de 3,50 m de hauteur sur 1,20 m de large et 0,20 m d'épaisseur.

Les gravures sont peu profondes dans la roche. Cette particularité est spécialement visible au niveau de la ceinture. On peut apercevoir deux yeux constitués de cupules profondes. Ces yeux sont cerclés par des enlèvements larges quasiment circulaires d'un demi-centimètre de profondeur. Ces gravures sont de diamètres différents l'une de l'autre. L'oeil gauche est plus grand que l'oeil droit. A l'intérieur de chaque cupule qui constituent les yeux se trouve une entaille horizontale de 4 cm de longueur et de 2 cm de largeur. Dans la partie supérieure du visage, on aperçoit des stries faisant penser à des cheveux. Un bandeau lisse de 4 cm de largeur sépare les cheveux du reste de la statue.

La tête est séparée du corps par un décroché situé dans la partie gauche de la pierre. La partie inférieure du corps est un peu plus érodée mais on y voit une ceinture constituée d'un bandeau de 4,5 cm de large avec des zones ajourées et des zones pleines alternées. Le centre de la ceinture possède une boucle ovale déjetée vers le sommet de la statue.

Le lieu-dit «Caramat» possède une origine très ancienne, certainement préhistorique. Ce toponyme se rattache à l'ensemble des noms de lieux abiotiques relatifs aux fleuves et aux points culminants du relief. La partie sémantique qui nous intéresse ici est «kar» ou «car» signifiant «la pierre». Nous serions ici à la base même de la métonymie où la matière désigne l'objet. La deuxième moitié du nom constitué par la partie «amat» ou «ma» plaide en faveur d'une linguistique pré-indo-européenne d'origine méditerranéenne. L'élargissement en «ma» est fréquent dans les noms de cette origine, par exemple «la bal-ma» (la grotte). On sait qu'il existait des langues parentes en Méditerranée occidentales bien avant l'arrivée des indo-européens. Ce lieu-dit, signifiant donc la pierre, devait désigner un lieu remarquable dans le paysage, constitué par une pierre. Or, il n'existe aucun rocher apparent sur tout le promontoire qui aurait pu donner naissance au toponyme

«Caramat». On peut donc penser que le nom du lieu-dit a été donné de façon métonymique après l'élévation de la statue-menhir à une époque antérieure à l'arrivée des peuples indo-européens.

Commune : SAINT-MICHEL-DE-LLOTES

Site : Dolmen de la Creu de la Falibe (ou de la Llosa)

Type d'intervention : Sauvetage urgent

Responsable : Jean Philippe Bocquet (Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales - Toulouse), avec la collaboration de Henry Gutta, et Richard lund

Définition du site et datation :

Dolmen érigé à la fin du Bronze moyen.

Résultats :

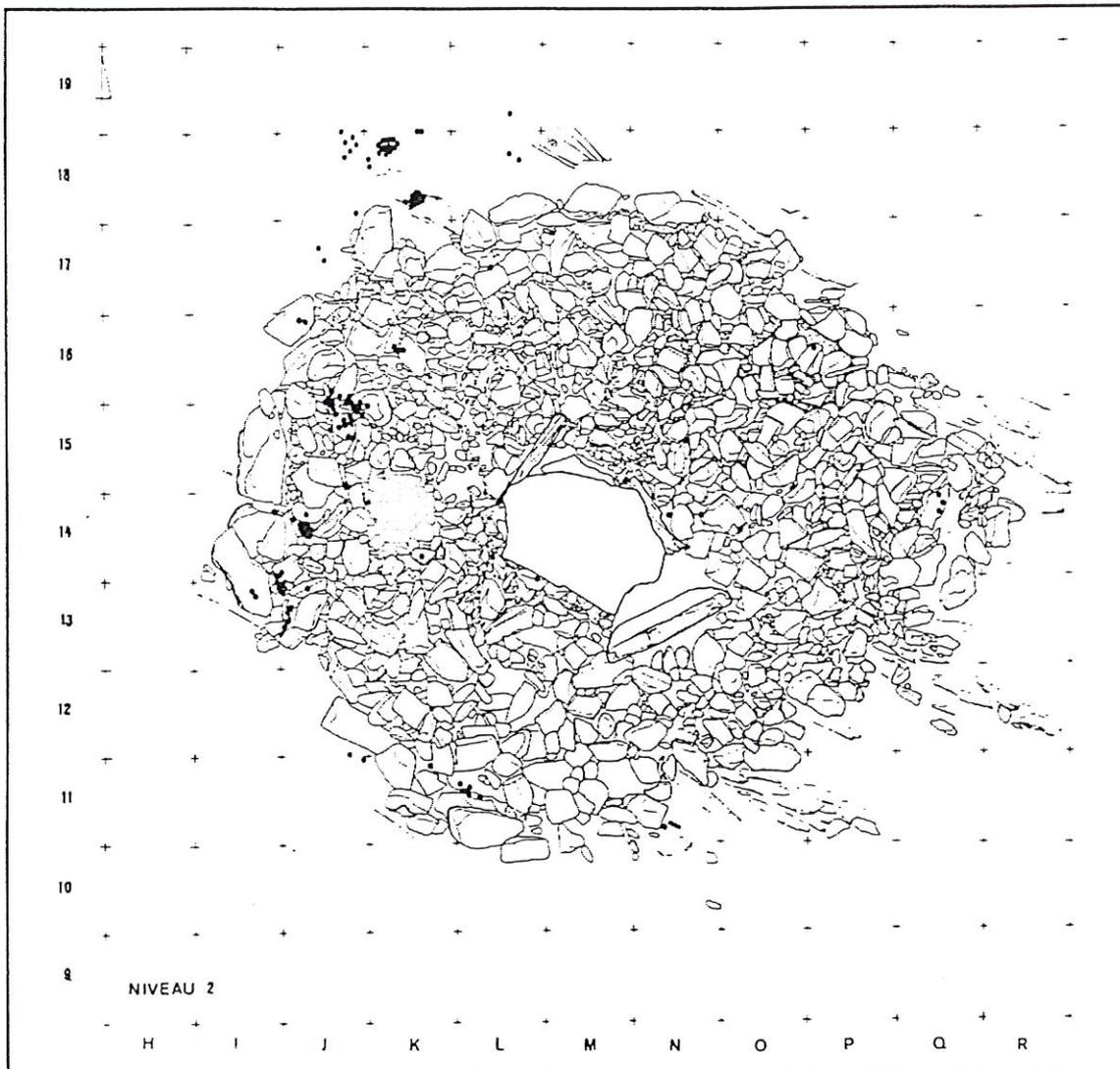
Le dolmen de la Creu de la Falibe se trouve dans le massif cambrien des Aspres sur le territoire de la commune de Saint-Michel-de-Llotes. Ce massif est essentiellement constitué de schistes ardoisiers gris-bleutés, disposés en lits parallèles et plissotés alternativement. Cette série de schistes est qualifiée de «schistes des Canaveilles» attribués à l'Ordovicien.

Ce monument a été étudié la première fois dans les années 1930 par Eugène Devaux qui le publie sous la dénomination de «Dolmen de la Creu de la Llosa». La cella a fait l'objet de fouilles sommaires de la part des auteurs anciens qui ont délaissé le tumulus. L'axe du monument est d'orientation nord-sud, avec l'ouverture au sud à 123° sur cet axe par rapport au nord magnétique. Cet axe correspond à une faille du substrat. Les constructeurs n'ont pas eu à creuser la terrasse pour obtenir une cella profonde. La cella est constituée de plusieurs orthostates et deux dalles aux extrémités fermant l'espace sépulcral. La dalle de couverture est en schiste local de couleur vert-bleu et possède une forme quasiment rectangulaire. Toute la surface de la dalle est gravée de croix, cupules, et rigoles.

La forme générale du tumulus est circulaire. Celui-ci est constitué de blocs de pierre, de tailles variables, laissant des vides interstitiels comblés d'une terre anthropisée de couleur noire. Il est bordé d'un péristalithe circulaire constitué de grosses dalles dressées verticalement.

La forme de la cella de ce monument mégalithique se retrouve assez rarement aussi bien dans les Corbières, en Roussillon qu'en Catalogne sud. Parmi les monuments possédant une architecture comparable, il faut signaler le dolmen del Salt d'en Peio à Sant Climent Sescebes en Espagne dans le massif occidental de l'Albère. D'autres monuments peuvent plus ou moins se rattacher à ce type

architectural notamment, pour le côté français des Pyrénées, le dolmen de la Siureda à Maureillas.



SAINT-MICHEL-DE-LLOTES - Dolmen de la Creu de la Falibe
Plan en norma verticalis, relevé métrique sur le niveau 2

L'attribution au Bronze moyen du dolmen de la Creu de la Falibe, en ce qui concerne la période la plus ancienne, certainement celle de l'élévation du monument, est attestée par la présence d'un mobilier céramique caractéristique de cette période. On y trouve des carènes incisées qui se retrouvent sur d'autres sites dans un contexte Bronze moyen, par exemple à l'abri sous roche de Bena à Enveitg en Cerdagne française, à Llo, à l'aven d'Amaga la Dona, et en Espagne sur les sites d'El Cedre et de la Cova 120. Il faut quand même signaler la présence d'une anse à poucier à collerette d'un type commun que l'on retrouve à la Cova de la Colomera dans la province de Lerida en Espagne, à Llo où les pouciers à collerette se retrouvent associés à des carènes incisées verticalement. En raison de son mobilier céramique

avancer une date de construction comprise dans une fourchette chronologique s'étageant de 1500 à 1400 B.C. en datation calibré, soit pendant l'extrême fin du Bronze moyen.

Commune : CÉRET

Site : Abri de la Porte de Fer

Type d'intervention : Sondage

Responsable : Françoise Claustre, directeur de recherches au C.N.R.S., UPR 289, avec la collaboration de Denis Loirat.

Définition du site et datation :

Abri temporaire au IXe/VIIe siècles avant notre ère, puis fin IVe/début Ve siècle après J.-C.

Résultats :

L'abri de la Porte de Fer est situé à 1 km environ au sud de la ville de Céret. Il surplombe la rivière du ravin de Nogarède vers 300 m d'altitude. Ses dimensions sont très réduites. Sa longueur ne dépasse pas 8 m, sa largeur 2,5 m. Après avoir pris connaissance de l'existence de fouilles anciennes, au cours desquelles deux monnaies et de la céramique avaient été récoltées, une autorisation de sondage fut demandée. Les travaux ont été effectués par D. Loirat sous la responsabilité de F. Claustre, dans le cadre des activités du Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres.

Le remplissage de cet abri est très faible : 0,20 à 0,80 m sur les 4 premiers mètres à partir du porche. Compte tenu du volume de terre déjà extraite lors de la première incursion, la totalité de la surface a été fouillée, excepté la partie se trouvant sous un mur récent barrant l'entrée (laissée comme témoin). Aucune stratigraphie n'a été repérée, l'ensemble des sédiments étant remaniés. L'étude du mobilier exhumé, fouilles anciennes et récentes confondues, n'est toutefois pas sans intérêt et prouve que le petit abri a été occupé aux temps préhistoriques (Bronze final) et historiques (Antiquité tardive).

Aucun vestige probant n'atteste une occupation antérieure au Bronze final si ce n'est éventuellement un bord éversé portant un cordon uni modelé et un tenon à mamelon (Néolithique final - Chalcolithique ?). Les fragments de céramique datant du Bronze final, bien qu'érodés et de petite taille, sont eux caractéristiques du Mailhacien-Bronze final III b. Ce sont des bords ou des tessons décorés de double-lignes incisées horizontales, de lignes incisées obliques et horizontales, et de méandres. On peut rattacher à cet horizon ou au début du premier Age du Fer un bord souligné d'un épais cordon digité impressionné, un tesson portant une rangée de cupules légères, des bords biseautés, un bord à lèvre aplatie encochée ainsi que d'autres tessons moins typiques.

Le matériel d'époque romaine et romaine tardive a été analysé par J. Kotarba. Il comprend de la céramique commune tournée d'époque romaine, de la céramique fine oxydante, des fragments d'amphore à pâte italique, d'amphore à pâte fine et d'amphore à pâte orangée. De nombreux fragments de verre olivâtre appartiennent à deux gobelets, le premier à bord coupé et à fond plat, le second à panse cylindrique portant un décor meulé caractéristique. Cette verrerie est datable de l'extrême fin du IV^e siècle et surtout de la première moitié du Ve.

Les trois monnaies ont été déterminées par M. Karbowsky. Il s'agit d'un siliqua de cuivre (17 mm) de Constans, empereur de 337 à 350 et de deux siliques de cuivre (22 mm) de Magnus Maximus, empereur de 383 à 388. La contemporanéité de ces deux dernières pièces et des gobelets en verre est donc possible.

Pour conclure, l'abri de la Porte de Fer de Céret, occupant une situation privilégiée de hauteur près d'un petit cours d'eau, a servi fréquemment de lieu de halte ou de refuge temporaire au cours de la première moitié du I^{er} millénaire avant J.C. (IX^e - VII^e siècle) et vers le milieu du I^{er} millénaire de notre ère (fin IV^e - début Ve siècle).

Commune : SAINT-ANDRÉ

Site : Camp de las Basses II

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsable : Jérôme Kotarba, chargé d'études A.F.A.N.

avec la collaboration d'Annie Pezin, assistant d'études A.F.A.N.

Définition du site et datation :

Petit habitat de plaine du Ve siècle avant J.-C.

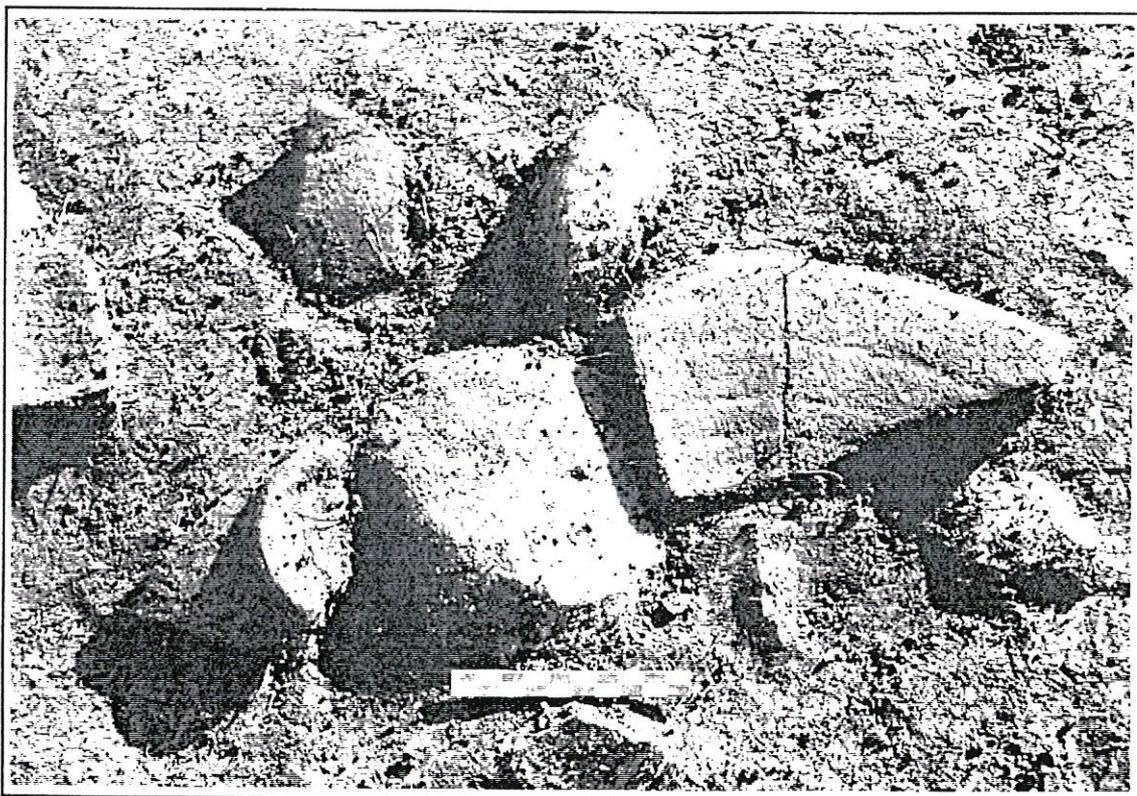
Résultats :

Découvert en 1990 lors de l'étude d'impact du nouveau tracé de la route départementale 618, le site du Camp de las Basses II a fait l'objet en début d'année d'une fouille de sauvetage urgent. La partie explorée, située sous l'emprise de la route, représente environ 750 m².

Côté ouest, le décapage effectué au niveau d'une parcelle récemment replantée a dû être mené assez profondément (de l'ordre de - 0,60 m) et n'a permis de mettre au jour que des structures creusées dans le terrain naturel. Les fosses circulaires, les trous de poteau et les puits découverts prouvent bien l'existence d'un habitat. Cette observation a été confirmée dans la partie est avec la découverte d'un lambeau de sol en place.

A cet endroit, le terrain actuellement en friche n'avait subi qu'une plantation ancienne de vigne faite à la pioche. Le niveau de sol se trouve donc enfoui à environ 0,20 m de la surface actuelle.

A cet endroit, le terrain actuellement en friche n'avait subi qu'une plantation ancienne de vigne faite à la pioche. Le niveau de sol se trouve donc enfoui à environ 0,20 m de la surface actuelle.



SAINT ANDRÉ - Camp de las Basses II
Niveau de sol avec en particulier les fragments d'un grand plat en
céramique grise monochrome de production locale (cliché J. Kotarba)

Le mobilier céramique et les pierres qui caractérisent ce sol ne présentent pas d'aménagement particulier sur la petite surface explorée. Seul un autre trou de poteau a été trouvé à cet endroit. Le mobilier récolté sur l'ensemble du site paraît homogène et caractériser une occupation de courte durée. Les productions tournées parmi lesquelles on notera la présence de céramiques attiques, grises monochromes importées et locales, communes tournées, amphores ibériques, grecques et massaliètes, sont nettement minoritaires par rapport aux vases modelées dont la forme la plus représentée est une urne presque cylindrique à col peu marqué fréquemment souligné par un cordon incisé ou une simple ligne d'incisions. Des éléments de meunerie (meule en granite à va-et-vient et nombreux percuteurs de quartz) sont associés à ce mobilier dont la datation paraît se situer dans le courant du Ve siècle avant notre ère.

Le site du Camp de las Basses, tout comme celui d'Als Milanets 328 (fouille A. Vignaud 1993) distant de 300 m environ, se trouve sur le bord d'un secteur à tendance marécageuse, en fait une dépression peu

drainée. On y trouve actuellement l'eau à peu de profondeur. De toute évidence, cette configuration particulière a été volontairement choisie et se retrouve en Roussillon sur d'autres sites de même époque. Cette recherche des milieux aujourd'hui humides, est-elle due à des conditions climatiques différentes à cette époque, ou à des pratiques culturelles particulières ?

Commune : SALSES-LE-CHÂTEAU

Site : Le Port

Type d'intervention : Fouille Programmée triennale

Responsable : Annie Pezin, chercheur associé UPR 290 Lattes

avec la collaboration de Mercedes Catala (carpologie), Lucie Chabal (anthracologie), Philippe Columbeau (ostéologie), Véronique Fabre (étude des sépultures de périnataux), Max Guy (photo-interprétation), Daniela Ugolini (céramologie).

Définition du site et datation :

Habitat de plaine et de bord d'étang, occupé au cours du Ve siècle avant J.-C.

Résultats :

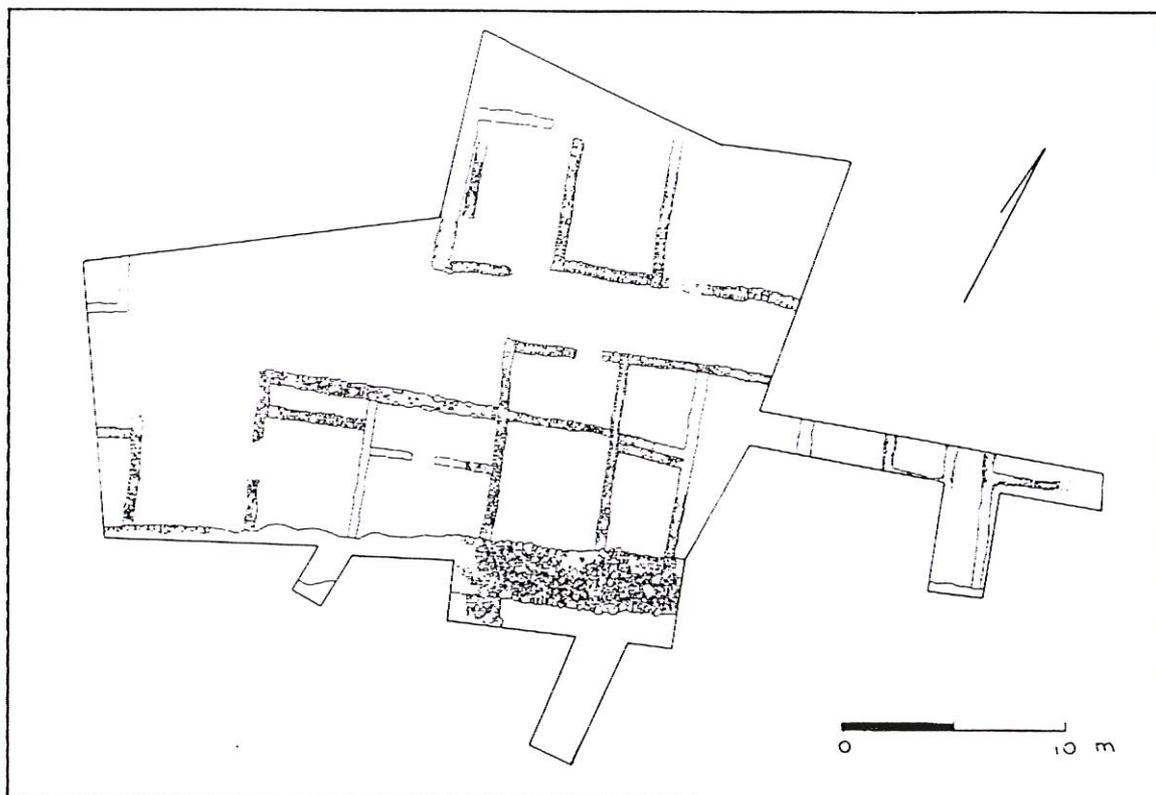
Après une année d'interruption, a eu lieu cette année la dernière partie d'un programme de fouille triennal débuté en 1991. Ce programme étant centré sur la définition des structures d'habitat (urbanisme, modes de construction, matériaux utilisés...), il a été décidé de terminer en 1994 l'exploration de trois maisons, exploration débutée en 1989 et 1990, afin de boucler l'étude du quartier actuellement dégagé.

Des pluies abondantes ont malencontreusement empêché de finir deux d'entre elles. Cependant, les résultats de cette campagne s'avèrent particulièrement intéressants.

Le plus important concerne sans aucun doute la découverte d'une phase d'occupation antérieure à celle qui était connue jusque là. Cette phase ancienne se présente sous la forme d'un mur d'adobes écroulé, qui est recouvert par les niveaux de construction du village tel qu'on le connaît. Sa datation n'a pas été définie, par l'absence de mobilier dans les niveaux fouillés ; cependant, la typologie des matériaux utilisés et le module des briques s'apparentent tout à fait à la seconde phase d'occupation ; il se peut donc que ces deux occupations soient très proches l'une de l'autre, et que la reconstruction de cet habitat soit due à des problèmes d'humidité, voire d'inondation.

Le schéma de construction de la phase d'habitat reconnue depuis la découverte du site est désormais bien perçu : sur un niveau limoneux qui correspond sans doute à une crue du fleuve qui bordait le site (peut-être celle qui aurait détruit le premier état de l'habitat), les

bâisseurs installent une épaisse couche de gravier destiné à niveler le terrain, stabiliser les constructions, et assainir une zone probablement humide à certaines saisons. Puis, sur ce gravier, ils construisent les murs (bases en moëllons de calcaire et élévations en briques de terre crue), et installent les premiers sols.



Plan d'ensemble des structures dégagées de 1989 à 1994
(dessin A. Pezin)

Le gros mur qui limite le site au sud, côté rivière, était interprété jusqu'ici comme un rempart. L'étude détaillée du plan, de la fonction attribuée à chaque pièce, et des seuils, certains ou supposés, nous pousse désormais à le considérer plutôt comme une digue-quai. En effet, il semblerait que plusieurs pièces s'ouvrent vers la rivière, excluant donc que ce mur soit bâti en élévation sur toute sa largeur (soit 2,80 m). Par ailleurs, l'amplitude de sa construction, tant en largeur qu'en fondation, confirme bien le fait qu'il ait servi à se protéger du travail de sape et des débordements éventuels de la rivière.

Les aménagements domestiques et la localisation des dépotoirs confirment les découvertes précédentes et nous permettent de définir plus sûrement la fonction des pièces : des banquettes se trouvent dans presque toutes les pièces fouillées, mais on note la présence systématique de foyers dans les pièces d'habitat, alors qu'il n'y en a pas dans les celliers ; en revanche c'est dans ces

derniers que l'on retrouve presque systématiquement les tas de déchets culinaires.

En ce qui concerne les études environnementales, un des fossés qui s'échelonnent près du site a été testé en profondeur à l'aide d'un tractopelle. Large de près de 4 m, profond de 3 m, il est bordé, côté gisement, d'un gros mur ; son comblement est multiple : après des niveaux de fonctionnement, de dépotoir, il est scellé par des niveaux de colmatage naturel. Il s'avère que cette structure draine encore les terrains environnants : après une saison d'été particulièrement sèche, sa fouille n'a pu être réalisée, car il s'est instantanément rempli d'eau. Il devait donc servir à l'époque autant à drainer qu'à protéger le site.

ÉPOQUES ANTIQUE ET MÉDIÉVALE

Commune : BAILLESTAVY

Site : Saint-André

Type d'intervention : Sondages

Responsable : Gérard Mut

Définition du site et datation :

Site métallurgique, forge.

Deux périodes d'activités reconnues :

- du II^e siècle av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle de notre ère ;
- de la fin du XIII^e siècle au début du XVII^e siècle.

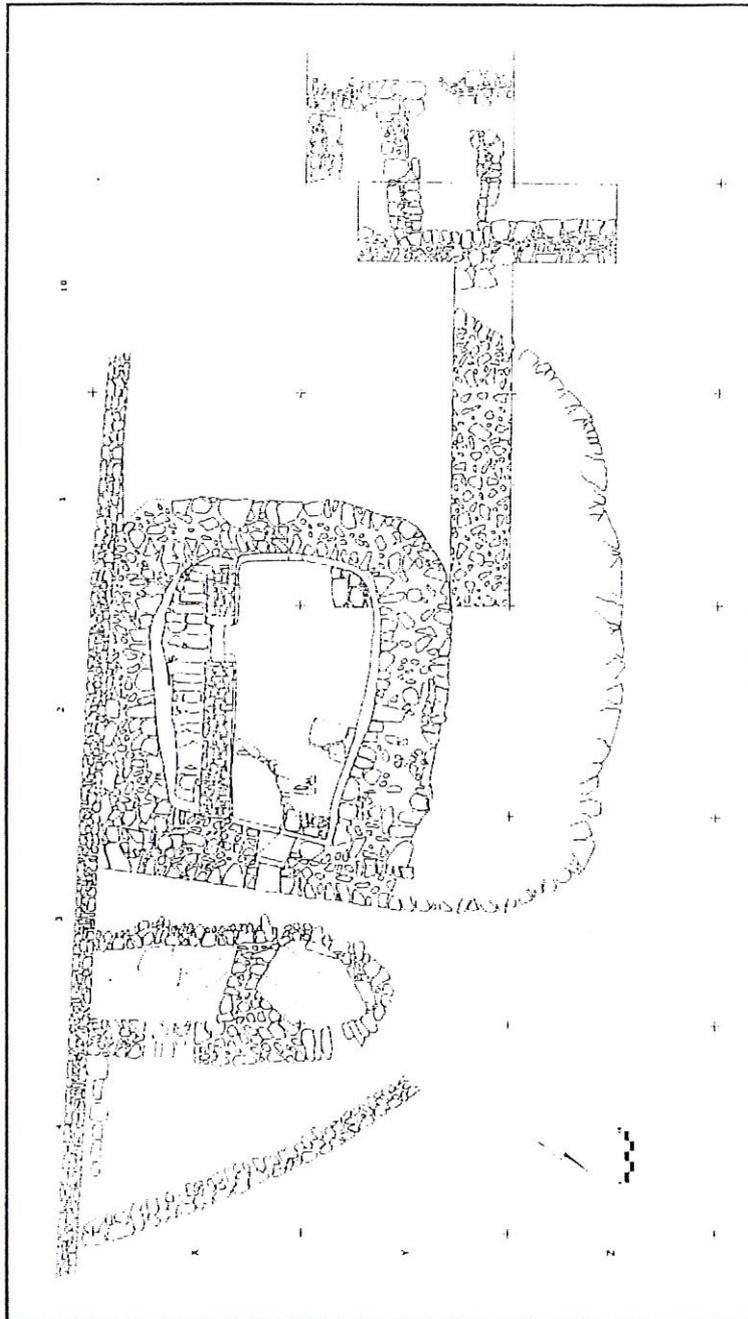
Résultats :

A Saint-André il se sont succédées diverses entreprises métallurgiques depuis le II^e siècle av. J.-C. jusqu'au XVII^e siècle. Les travaux menés par une équipe de bénévoles ont permis de mettre au jour, près de la vieille église romane, les vestiges d'une forge médiévale posée sur un établissement antique de même nature.

La céramique antique très abondante permet de situer le fonctionnement de bas-fourneaux entre la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et le milieu du I^{er} siècle de notre ère. Aucun d'entre eux n'a encore été exhumé.

Bien qu'utilisée comme habitat jusqu'au début du XVII^e siècle, la forge médiévale est en partie conservée sous d'importants éboulis. Son fonctionnement se situe entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle. Elle était baillée par l'abbaye Saint-Michel de Cuxa. Il s'agissait dans les deux cas de métallurgie du fer. Deux creusets d'argile de petite taille, découverts dans la partie médiévale semblent indiquer des opérations de coupellation sans rapport avec le type de réduction envisagée. Ils sont à l'étude.

Les parties mises au jour constituent un ensemble formé d'un grand réservoir alimentant un puits à trémie muni d'une plateforme pour le lavage du minerai. Un canal souterrain allant vers la rivière et présentant une hauteur sous voûte de 3,50 mètres, passe sous le puits. Un appenti et une ère de travail jouxtent cet ensemble.



BAILLESTAVY - Saint André II
Plan d'ensemble des vestiges dégagés (dessin G. MUT)

Il est pour l'instant difficile d'interpréter exactement la fonction de ces différentes structures. D'autres sont encore enterrées.

La fouille a par ailleurs mis en évidence sur la même parcelle mais au sud-ouest un habitat médiéval de même époque que la forge constitué par un édifice de plusieurs pièces à peine dégagées.

La céramique vernissée, le verre et les objets métalliques indiquent une certaine aisance et une présence importante autour de ce lieu de production. Un bol à oreilles, vernissé, entier et intact posé sur le sol d'un des ateliers figure parmi les plus belles pièces découvertes depuis le début des fouilles en 1986.

L'étude de Saint-André révèle un village médiéval dont les principales activités sont la mine et la forge. Cet habitat perpétue une tradition de forgerons qui trouve ses racines bien avant le début de notre ère. L'église sur un ferrier antique et la forge, propriétés de l'abbaye Saint-Michel de Cuxa, témoignent de l'activité économique-sociale d'une population montagnarde catalane aux environs du XIIIe siècle.

Commune : CARAMANY

Site : Terrofort 268

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsable : Jérôme Kotarba

Définition du site et datation :

Structures d'habitat du Ier au IVe siècle de notre ère.

Résultats :

Le site de Terrofort 268 a été découvert en 1986 par les membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, lors de la réalisation de l'étude d'impact sur le projet de barrage sur l'Agly. A cet endroit, la prospection avait montré la présence nette d'un site d'époque romaine.

L'opération réalisée en 1994 avait pour but de décapier la zone d'emprise du site afin de voir si il existait encore des structures en place et d'essayer de comprendre la vocation de cette installation très proche de la rivière.

Le décapage réalisé sur près de 1000 m² a permis de constater que ce site était très arasé. Seules les structures creusées profondément dans le terrain naturel ont été retrouvées. Il s'agit principalement de creusements de forme circulaire conservés sur 0,20 à 0,50 m de profondeur qui pourraient correspondre à des fosses d'implantation de dolium ou à des silos de petite capacité. Quelques creusements plus petits, très certainement des trous de poteaux, ont aussi été découverts, mais sans aucune organisation particulière.

L'existence d'un habitat à cet emplacement est donc certaine. Celui-ci se met en place au plus tard dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère. Il ne disparaîtra pas avant la fin du IVe siècle voire le début du Ve, sans que nous puissions pour autant affirmer que l'occupation a été continue durant tout ce temps.

Commune : PERPIGNAN

Site : Le Petit Clos

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

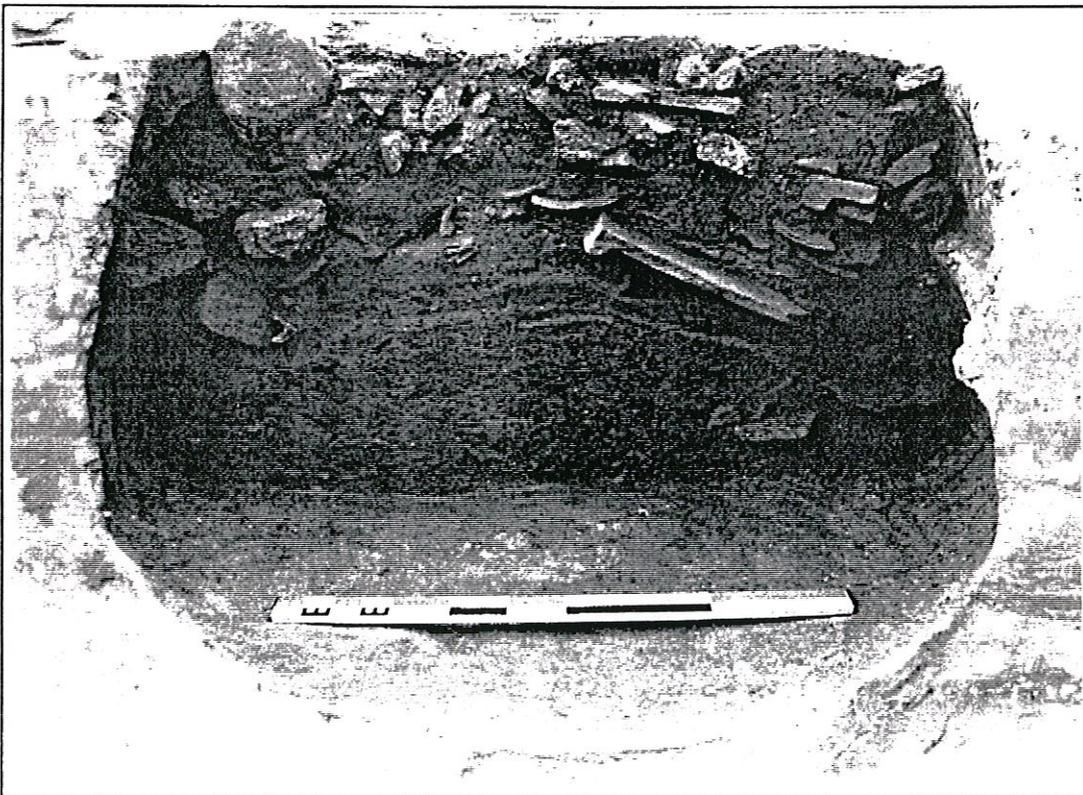
Responsable : Jérôme Kotarba (chargé d'études A.F.A.N.), avec la collaboration d'Olivier Passarius (archéologue fouilleur qualifié A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Habitat et zone d'activité artisanale d'époque romaine

Résultats :

Le site du Petit Clos est un habitat d'époque romaine bordé au sud par une zone d'activité artisanale (atelier de tuiliers et de potiers). Une première opération en 1993 avait permis de dégager partiellement le bâti à vocation agricole avec en particulier un pressoir et deux celliers. En décembre 1993, une nouvelle opération de terrain de 3 semaines, a eu pour but de continuer le dégagement extensif des vestiges (au total sur plus de 5000 m²) à l'ouest et l'est de la partie déjà dégagée de façon à pouvoir libérer cette zone de la contrainte archéologique existante.



PERPIGNAN - Le Petit Clos I

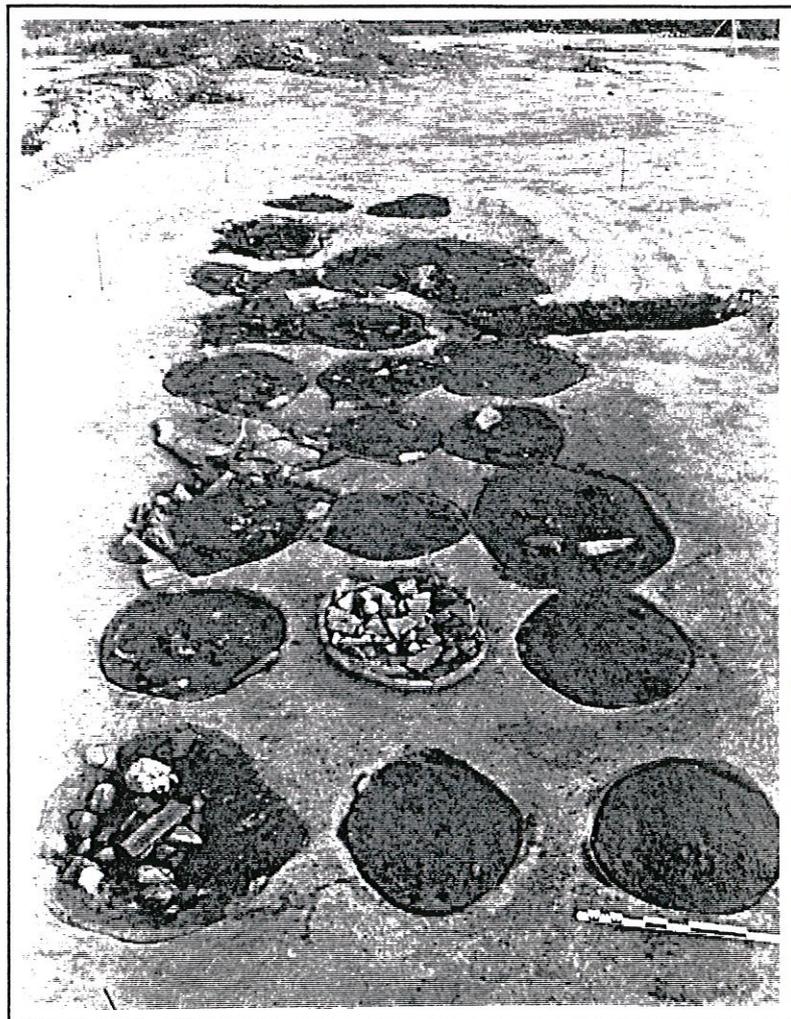
Comblement d'un des deux silos d'époque augustéenne (cliché J. Kotarba)

Sur le côté ouest, à l'extérieur du bâti déjà mis au jour se trouvent plusieurs grandes dépressions et des creusements plus petits pour l'installation de doliums ou d'amphores réutilisées. Le comblement

de ces différentes structures livre de nombreuses scories de fer et atteste donc la présence dans ce secteur d'activités métallurgiques à la fin du I^{er} siècle de notre ère.

Au delà de cette zone, le terrain naturel porte la trace de petits creusements qui semblent s'organiser selon une trame orthogonale. Il pourrait s'agir des vestiges d'une ancienne plantation d'époque encore incertaine.

Sur le côté est, l'extension a permis de découvrir en bordure du secteur du pressoir, un troisième bassin mal conservé, ainsi qu'un grand bâtiment très arasé. Il mesure plus de 15 m de long pour 15 m de large et possède une rangée centrale de piliers bâtis. Ce bâtiment s'appuie sans doute contre un mur à contreforts que nous avons observé sur plus de 20 m de long. Il s'agit très certainement du mur qui limite à l'est l'espace agricole de ce domaine. Au sud du grand bâtiment se trouve un pilier isolé appartenant peut-être à un autre hangar.



PERPIGNAN - Le Petit Clos I
Le cellier nord avec les fosses d'implantation de doliums,
dont certains sont encore en place (cliché J. Kotarba)

A côté, deux silos ont été mis au jour. Leur mobilier homogène permet de dater leur abandon du changement d'ère.

Enfin, au sud, un mur très arasé a été observé. Il pourrait constituer la limite sud de l'espace agricole. Dans le secteur mis au jour en début d'année, quelques travaux complémentaires ont permis de confirmer l'emplacement du puits (partie la plus haute du site), ainsi que de terminer l'exploration du cellier nord. Celui-ci comptait 24 doliums (7 rangées de 3, et 3 non ordonnés à une extrémité).

Quand ce cellier a été abandonné, les doliums ont été récupérés sauf ceux qui étaient fendus. L'un d'eux s'est d'ailleurs effondré lors de cette récupération. Le mobilier céramique découvert comprend en particulier des vases très peu cuits, très certainement des amphores proche de la forme G4.

Si la contrainte archéologique a été levée sur toute la partie haute du site, d'autres secteurs encore protégés devraient progressivement faire l'objet de recherches. De cette façon, il est possible d'espérer à terme comprendre l'organisation d'un des grands domaines du Haut Empire du Roussillon.

Commune : RENNES-LES-BAINS

Site : Parc de la Reine

Type d'intervention : Sauvetage urgent

Responsable : Patrice Alessandri (chargé d'études A.F.A.N.)

Equipe de fouille : M. Allemand et T. Poncharat (CES à la municipalité de Rennes-les-Bains)

Définition du site et datation : Ensemble thermal antique (Ier s. av JC, IIe s. ap JC).

Résultats :

L'exploration d'une zone située immédiatement en aval du village actuel a confirmé la présence de vestiges architecturaux antiques sur plus de 3000 m², le long de la rive gauche de la rivière Sals. D'une manière générale on observe qu'ils sont établis en profitant au mieux de la configuration naturelle du terrain étagé en terrasses régulièrement superposées.

Aux quatre bassins des registres supérieurs répondent deux piscines en grand appareil quadrangulaire du registre inférieur. Les premiers sont de formes diverses : rectangulaire, circulaire et polygonal pour trois d'entre eux, tous enduits d'un mortier hydraulique de tuileau, ou bien rectangulaire et couvert d'une mosaïque bicolore au décor géométrique en noir et blanc pour un autre. Les secondes, dont le fond se trouve au dessous du niveau lit de la rivière, sont bordées par de grands blocs de grès local parementés de placages de marbre dont subsistent quelques rares éléments en place. Les deux piscines sont reliées entre elles par un système de communication articulé

température et sources thermales chaudes, en les forçant par captage ou par dérivation. Une fois captives les eaux emplissant les différents réservoirs s'utilisaient brutes ou mélangées en les combinant au moyen de canalisations. La forte section de celle mise au jour donne à penser qu'un important débit était nécessaire pour transférer efficacement des eaux de qualités ou de températures différentes entre des bassins de grande contenance.



RENNES-LES-BAINS - Parc de la Reine
A gauche, registre supérieur (1 bassin rectangulaire), au centre,
registre intermédiaire (1 bassin mosaïqué, 1 bassin polygonal), à
droite, registre inférieur (piscine en grand appareil)
(cliché P. Alessandri)

Une évolution occasionnant de profonds remaniements est attestée par l'étude plus détaillée de l'appareil mis en œuvre ainsi que des ruptures observées dans l'enchaînement des architectures. La superposition de deux bassins témoigne aussi de ces changements de parti. Toutefois, l'absence de niveaux stratifiés fiables rend malaisée l'utilisation des rares informations chronologiques fournies par le mobilier. Il ne sera retenu qu'une indication générale de grande amplitude, courant de la fin du 1er s. av. J.-C. à la seconde moitié du 11e s. ap. J.-C. (justifiée par la présence de traceurs tels que la campanienne B, les sigillées sud-gauloises, les amphores italiques et ibériques ou encore la céramique africaine de cuisine, tous rassemblés en un même remblai de scellement), période durant laquelle est attestée le déroulement d'une activité thermale.

Commune : CANET EN ROUSSILLON

Site : Puig del Baja I

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsable : Jérôme Kotarba (chargé d'études A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Vestiges d'habitat du I^{er} siècle avant J.-C. au III^e siècle après.

Résultats :

Le site du Puig del Baja, où a été effectuée une première campagne de fouille en 1992, a fait l'objet d'une nouvelle opération en 1994. La surface totale explorée est ainsi de l'ordre de 1700 m². Les nouveaux vestiges découverts : un puits et deux silos, complètent le plan déjà établi. L'état d'arasement des silos indique clairement que l'écrêtement de la colline va en progressant vers le sommet. Cette donnée clairement établie permet maintenant de comprendre pourquoi aucune construction n'a été retrouvée. Cette absence serait à mettre au crédit d'un arasement important du dessus de la colline plutôt qu'à une localisation sur les pentes dans une partie non explorée.

Une vaste zone ayant servi de dépotoir était aussi présente dans la partie explorée en 1994. Bien que totalement bouleversé par les travaux agricoles, nous avons pu isoler le mobilier qui en provient. Ce dépôt daterait en grande partie de la première moitié du III^e siècle de notre ère. Il devrait apporter des indications céramologiques importantes sur le faciès de cette période peu connue en Roussillon.

Parallèlement à ces recherches de terrain, les travaux de laboratoire ont été débutés sur les séries collectées en 1992. L'effort s'est principalement porté sur le mobilier des trois silos d'époque républicaine. Avec l'aide de différents membres de l'Association Archéologique des P.-O., les recollages ont pu être menés assez loin avec en particulier le remontage d'une série d'amphores italiennes volontairement découpées au niveau de la carène afin d'être réutilisées. Le dessin de ces différentes séries a été débuté.

La poursuite des recherches sur le site du Puig del Baja I concernera sur le terrain la fouille fine, par un anthropologue, de cinq inhumations de l'Antiquité tardive, et celle, plus rapide, de la moitié restante de certains silos.

Commune : ANSIGNAN

Site : Le Mas

Type d'intervention : Fouille de sauvetage

Responsable : Jérôme Kotarba (chargé d'études A.F.A.N.), avec la collaboration de Denis Loirat, Florent Mazière, Jacqueline Noël, Patrice Pliskine (techniciens A.F.A.N.)

Définition du site et datation :

Vestiges d'habitat s'étalant de l'époque républicaine au VIIe siècle après J.-C. ..

Résultats :

Le site du Mas a été découvert en 1986 par les membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, lors de la réalisation de l'étude d'impact du projet de barrage sur l'Agly. Cet habitat d'époque romaine et romaine tardive est implanté sur une terrasse dominant l'Agly et en bordure d'un petit ravin très encaissé.



ANSIGNAN- Le Mas

Vue d'ensemble de la surface explorée (cliché J. Kotarba)

L'intervention entreprise en 1994, à la demande du Service Régional de l'Archéologie et financée par l'aménageur, a permis le dégagement de plusieurs habitats et des aménagements limitrophes. Les travaux de terrain ont été réalisés avec l'aide de nombreux stagiaires.

Quelques céramiques résiduelles indiquent une occupation à proximité de la zone explorée durant la République romaine. Les structures les plus anciennes, un dépotoir déversé au pied d'une

terrasse et une fosse circulaire, sont datables du premier tiers du I^{er} s. de notre ère.

On trouve ensuite un bâtiment à pièce unique de petite taille. Il est bâti avec des pierres liées à la terre et était couvert avec un matériau périssable. Sa création se fait dans le dernier quart du I^{er} s. . Il subit une reconstruction partielle dans la seconde moitié du II^e s., qui voit en particulier un agrandissement vers le sud et la création de deux murs intérieurs. L'espace ainsi divisé en 3 pièces, inclus dans l'une d'elles un foyer bâti. L'abandon de ce dernier bâtiment est mal datée mais sans doute assez rapide. Si l'interprétation du premier bâtiment en tant qu'habitat reste douteuse, elle est certaine pour le second.

Des vestiges du Bas Empire sont présents un peu partout sur le site mais sans qu'on n'y rattache de nouvelle construction. Ces vestiges sont fréquemment associés à des rejets de scories de fer.

Pour l'Antiquité tardive, quatre bâtiments différents sont recensés. Les céramiques découvertes dans chacun d'entre eux montrent qu'ils ne sont pas contemporains. En deux cent ans environ, il a donc été nécessaire de recourir 4 fois à la construction d'un nouveau bâtiment. Le plan est toujours du même type : construction rectangulaire simple avec généralement subdivision interne en deux espaces. Les ouvertures vers l'extérieur n'ont jamais été retrouvées alors que les niveaux d'occupation intérieurs sont nettement excavés. L'état de dégradation des bâtiments peut être avancé comme explication, mais la nature particulière de ces niveaux d'occupation permet aussi de penser qu'il a pu exister un plancher. Pour l'un de ces bâtiments, un aménagement extérieur interprété comme un escalier indique l'existence probable d'un étage. Les céramiques et la verrerie présents dans ces constructions attestent une occupation allant de la fin du Ve siècle au courant du VII^e. A côté de ces bâtiments en dur (pierres locales liées à la terre) existent des aménagements plus sommaires, notamment des constructions avec des poteaux de bois dont certaines abritaient une partie nettement excavée.

Le site du Mas illustre bien, dans le cadre des travaux entrepris sur le barrage de l'Agly, la perduration d'une modeste exploitation agricole romaine durant l'Antiquité tardive. Cet emplacement est vraisemblablement abandonné au profit du noyau villageois d'Ansignan qui se développe au moins depuis l'époque carolingienne, 1 km plus en amont.

Communes : FITOU (11) et SALSES-LE-CHATEAU

Site : Le Malpas

Type d'intervention : Prospection

Responsable : Jean-Pierre Comps, enseignant, avec l'aide de Monique Formenti, Marcel Henric, Jacques Roigt.

Définition du site et datation : chemins anciens, époques romaine, médiévale, moderne.

Résultats :

Le Malpas, à la limite des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, est depuis toujours un passage obligé. Toutes les voies de communication s'y retrouvent, entre l'étang de Salses et les Corbières : la voie ferrée, la nationale 9, l'autoroute mais aussi des chemins plus anciens qui se sont succédés depuis que les hommes ont ouvert des routes. La chance a voulu que ces chemins ne s'oblitérent pas les uns les autres ou du moins pas entièrement, mais au contraire se disposent de façon étagée sur le flanc de la colline, offrant ainsi aux regards un résumé de l'histoire des communications terrestres depuis 2000 ans.



FITOU/SALSES - Le Malpas
La bordure sud de la route du XIXe siècle (cliché J.-P. Comps)

En 1993, avait été étudiée la voie domitienne ; en 1994, nous avons fait porter notre effort sur les vestiges des autres périodes.

En bordure du chemin de terre récent qui longe l'étang, subsistent quelques rares traces d'un passage vraisemblablement médiéval : petit entraxe, aménagement tout à fait sommaire. Au-dessus, sur une centaine de mètres, on peut observer un tronçon du XIXe siècle, fort bien aménagé, avec une borne hectométrique encore en place. Ce tronçon est reconstruit sur une voie d'époque moderne établie directement sur le rocher entaillé. Au-dessus de la voie ferrée et de la nationale, vient une deuxième chaussée d'époque moderne d'assez belle tenue, au moins à cet endroit. Plus haut enfin la voie domitienne, avec vraisemblablement deux surfaces de roulement, et, dominant le tout comme il convient, l'autoroute.

Des recherches en archives et la consultation de cartes anciennes ont permis de dater avec quelque précision l'ensemble de ces voies, dont trois drainent aujourd'hui l'essentiel du trafic Languedoc-Roussillon et France-Espagne, tandis qu'une autre ne voit guère passer que des promeneurs et que cinq autres ne subsistent qu'à l'état fossile, inscrites dans la roche.

Communes : PUYLAURENS

Site : Le Château

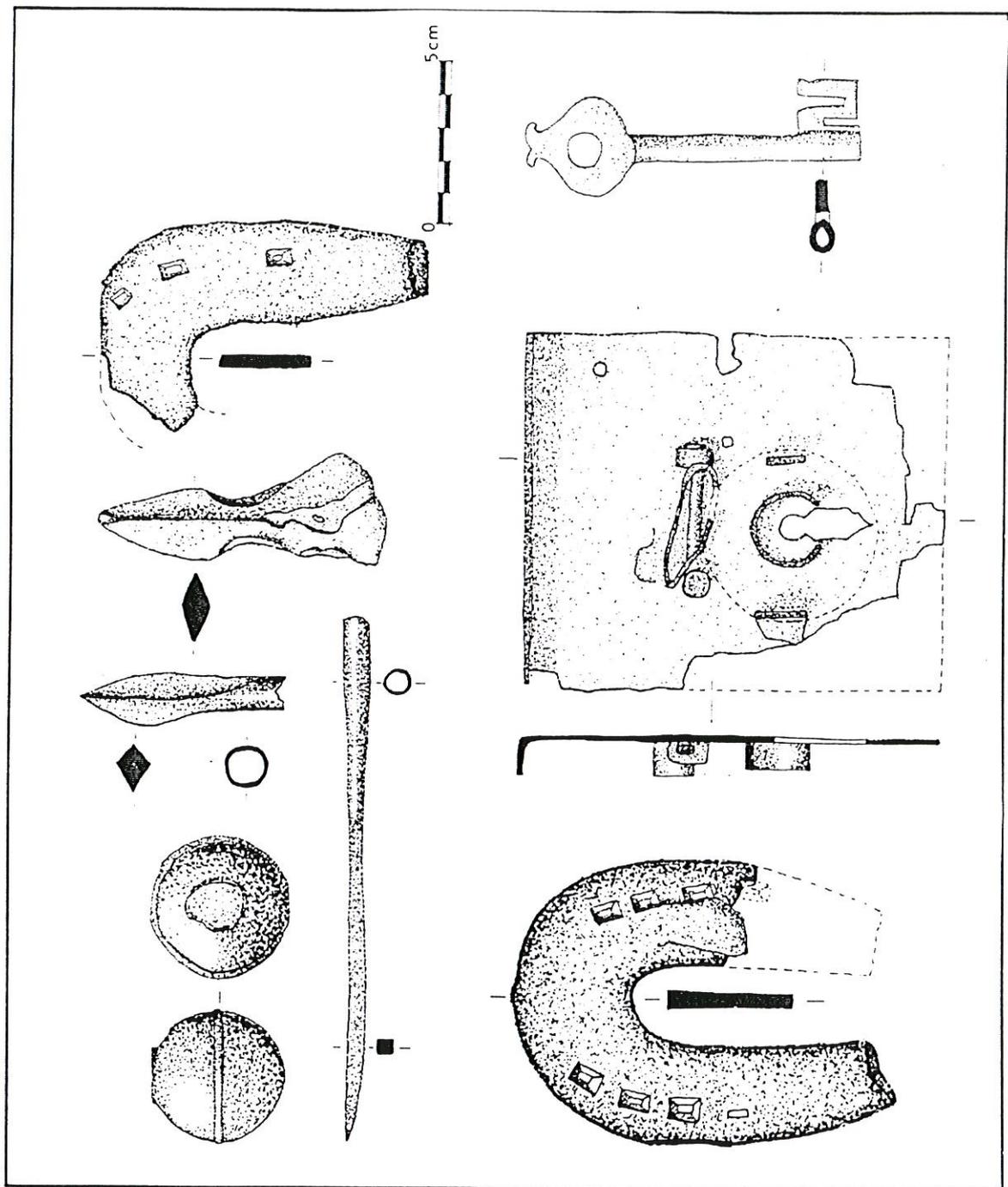
Type d'intervention : Sondages

Responsable : Lucien Bayrou (architecte S.D.A.)

Résultats :

Les sondages ont eu pour objet l'évaluation du site, en relation avec les travaux de consolidation/restauration, effectués par la Conservation Régionale des Monuments Historiques et dirigés par M. l'Architecte en Chef des Monuments Historiques.

Après dégagement d'une partie des chicanes d'accès, aux endroits les plus engraissés par les remblais, nous avons mis au jour les aménagements du sentier, matérialisés soit par le rocher taillé, soit par quelques rares vestiges de calade réalisée en pierre posée de chant arrondie par l'usage. Le réduit d'entrée, ménagé entre les deux portes de la première enceinte, a été dégagé. Dans la première enceinte, des sondages ont été effectués à l'emplacement de la prise de terre du paratonnerre. L'observation du comblement montre qu'il s'agit d'une décharge, car cette zone se situe à l'aplomb d'une fenêtre de la seconde enceinte. Un autre sondage a été réalisé de part et d'autre de l'emplacement d'un mur de refend volontairement démoli à l'époque moderne. Le sol extérieur de ce bâtiment ainsi délimité semble avoir été partiellement aménagé en passage. A l'extérieur de la première enceinte, à l'aplomb de la poterne nord, les vestiges d'une citerne extérieure ont été mis en évidence.



PUYLAURENS - Le Château
 Mobilier métallique : boulet, carreau d'arbalète, pointe
 d'épieu, fers de mulet, clé, serrure (dessin L. Bayrou)

ÉPOQUE MODERNE

Commune : PERPIGNAN

Site : 10, Rue de l'Académie

Responsable : Olivier Ginouvez (chargé d'études A.F.A.N.)

Résultats :

Du 16 au 22 mars 1994, une étude d'impact archéologique a été réalisée dans la ville ancienne de Peprignan, à proximité de l'église dite des Dominicains. Les différentes tranchées mécaniques ouvertes sur les sols dévolus à l'extension prochaine de la Maison de Retraite du Saint Sacrement ont révélé la seule présence d'un remblai contemporain immédiatement supérieur au substrat archéologique.

Commune : LE PERTHUS

Site : Puits du Fort de Bellegarde

Responsable : Cyr Descamps (enseignant Université de Perpignan)

Résultats :

Le Fort de Bellegarde est le "verrou" de la frontière franco-espagnole en Roussillon depuis le Traité des Pyrénées (1659). Il domine, à 420 m d'altitude, les cols du Perthus (275 m) et de Panissars (328 m).

Le bâtiment, tel qu'on le voit de nos jours, a une histoire tri-centenaire. En effet, le château médiéval construit à la fin du XIII^e siècle, au temps du Royaume de Majorque, ne répondait plus, sous le règne de Louis XIV, aux normes de la poliorcétique moderne. La preuve en étant donnée par sa prise, dès 1674, par les Espagnols et sa reprise par les Français, commandés par le général Schomberg (promu maréchal après ce fait d'armes), dès l'année suivante.

En 1679, Vauban vient en Roussillon, où il séjourne un mois et demi, et ordonne d'importants travaux pour faire de Bellegarde une des places les plus imprenables du royaume. Pour mettre la garnison, qui peut dépasser 1500 hommes, à l'abri des problèmes d'eau, il fait construire six grandes citernes et entreprendre le creusement d'un puits. Celui-ci est situé à l'intérieur même des constructions, dans la grande salle voûtée du bastion Saint-André. L'eau n'apparaissant pas, le travail est interrompu en 1686 (on ne connaît pas la profondeur atteinte à ce moment) mais il est repris ultérieurement et les archives nous indiquent qu'avant la fin du siècle, vers 1696-1698, il était terminé et fonctionnel. Ce puits cuvelé, de 65 m de

profondeur pour presque 6 m de diamètre, est probablement encore aujourd'hui un des plus profonds d'Europe.

Le Fort de Bellegarde a eu, depuis le Grand Siècle, une histoire mouvementée : pris par le général espagnol Ricardos en 1793 (après avoir reçu 23 000 boulets et 3 000 bombes, sans compter les grenades...) il est repris par Dugommier l'année suivante. Au XIXe siècle, c'est le poste avancé du dispositif de défense dans les Pyrénées Orientales et une importante garnison l'occupe en permanence. Les choses changeront avec la première guerre mondiale, et le rôle purement militaire du fort va s'estomper, mais il servira, en 1939, de résidence (surveillée) aux réfugiés de la guerre civile espagnole et les allemands y tiendront garnison de novembre 1942 à juillet 1944. Désaffecté après la seconde guerre mondiale et acquis le 28 janvier 1972 par la commune du Perthus, il a servi au tournage de plusieurs films et de base de fouilles pour le chantier archéologique de Panissars (Trophée de Pompée). Il sert aussi de cadre à des expositions d'art et reçoit un nombre de visiteurs qui augmente chaque année.

Le puits est une des attractions majeures de cette visite. Curieusement, personne n'était jamais allé voir ce qu'il y avait au fond avant 1993. Cette année-là, deux membres de l' A.R.E.S.M.A.R. (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon), F. Gutierrez et J.-C. Ribes, en ont entrepris l'exploration en scaphandre autonome, et en réalisant simultanément un film vidéo(*). Après une descente de 35 m au bout d'un fil et une plongée de 27 m dans une eau froide (12°C) ils ont aperçu, ce qui était prévisible, de très nombreux objets tombés ou jetés au fil des ans : des pierres, bois et ferrailles mais aussi des poteries superbes et parfois intactes (pintes et gargoulettes), des munitions et autres témoins de l'environnement militaire du lieu.

Au vu de ces premiers indices, un projet de sondage a été élaboré et présenté au conseil municipal du Perthus qui l'a accepté. Il s'agit de faire revivre trois siècles d'histoire du Fort en recueillant des objets caractéristiques correspondant à chaque période et en les exposant dans une pièce spécialement aménagée.

(*) Ce film, un court-métrage de 13 minutes, tourné en format amateur 8 mm, a été projeté lors de la réunion de rentrée de l'A.A.P.-O., le 23 octobre 1993. Il a été primé au Festival de Cabestany, en janvier 1994.

L'opération de sondage a eu lieu en juillet et septembre 1994. Elle a été réalisée par une dizaine de plongeurs de l'A.R.E.S.M.A.R. sous la responsabilité de Cyr Descamps, et a obtenu le soutien de plusieurs associations (Assoc. pour le Patrimoine de la Vallée de la Rome A.S.P.A.V.A.R.O.M., Assoc. Salvaguarda, Fédération Française d'Etudes et Sports Sous-Marins).

Elle a nécessité la mise en place d'une infrastructure assez lourde : installation d'un treuil électrique et fabrication d'une nacelle, d'un radeau pour constituer une base-relai, pose de points lumineux dans le puits, équipement "escalade" de celui-ci en prévision d'éventuelles pannes de courant. De très strictes consignes de sécurité ont été appliquées, et les travaux ont dû être suspendus chaque fois qu'un orage menaçait (deux câbles de paratonnerre aboutissant dans le puits...)

Toutes les étapes de ce sondage ont été filmées par Cyril Tricot, récent lauréat de la Fondation de la Vocation (qui avait déjà fait connaître les recherches de l'A.R.E.S.M.A.R. avec un film vidéo tourné en 1991 sur l'épave antique de la Mirande). Le reportage a nécessité 13 jours de tournage - en format professionnel Béta SP terrestre et subaquatique - et pourrait avoir une diffusion nationale. Grâce à ces images, dont certaines prises dans des conditions qui relèvent de l'exploit sportif, il est possible de se rendre compte d'un travail mené dans un environnement pour le moins inhabituel.

Le mobilier remonté pèse environ 2 tonnes ; seule une petite fraction présente un intérêt archéologique et muséographique, la plus grande part étant constituée de pierres, briques et tuiles ; il provient des niveaux superficiels d'un remplissage dont il ne représente, au mieux, qu'un vingtième. Il est en cours d'examen par l'équipe de fouilles, qui comprend non seulement les plongeurs mais différents spécialistes comme Georges Castellvi, responsable des fouilles de Panissars, ou Pascal Dupouy, guide du Fort et grand connaisseur en armes et munitions.

Forte de l'expérience acquise lors de cette première campagne, et disposant maintenant d'une infrastructure adaptée, l'équipe de l'A.R.E.S.M.A.R. se propose de poursuivre les recherches à Bellegarde.

D'ores et déjà le projet de présentation d'une exposition permanente qui pourrait être intitulée "L'histoire du Fort racontée par son puits" est en bonne voie de réalisation.

PROSPECTIONS, SURVEILLANCE DE TRAVAUX

Zone d'intervention : Fenouillèdes

Type d'intervention : Prospection

En 1994, l'Association Archéologique du Fenouillèdes avec A. Vignaud (archéologue A.F.A.N.) a poursuivi la prospection entreprise sur le secteur Agly (pour l'élaboration de l'inventaire archéologique national). Sur les zones parcourues, situées en moyenne altitude (250 à 400 mètres) et pour certaines surplombant l'Agly (futur plan d'eau du barrage), huit sites ont été répertoriés.

Commune : CARAMANY

Site : La Plage

Nous localisons deux sites sur un plateau (altitude 260 m) surplombant le barrage sur l'Agly. Récemment replantée en vigne et profondément charruée (0,50 m environ), cette exploitation est limitée au nord-est par une pente abrupte (120 m de dénivelé) menant à la rivière.

Le site n°1 s'étend sur 500 m² sur la partie sommitale du plateau. Nous y avons collecté un nombre élevé de tessons, 112 panses, 6 bords, 3 anses en ruban, 1 décor à moustache sur anse, 1 fond plat (recollage de 20 tessons sur cassures fraîches). Les seuls éléments remarquables sont le décor à moustache sur anse et le fond plat. Ils correspondent à deux occupations distinctes que nous pourrions rattacher à l'Epicardial pour le décor à moustache et au Néolithique final/Âge du Bronze pour le fond plat.

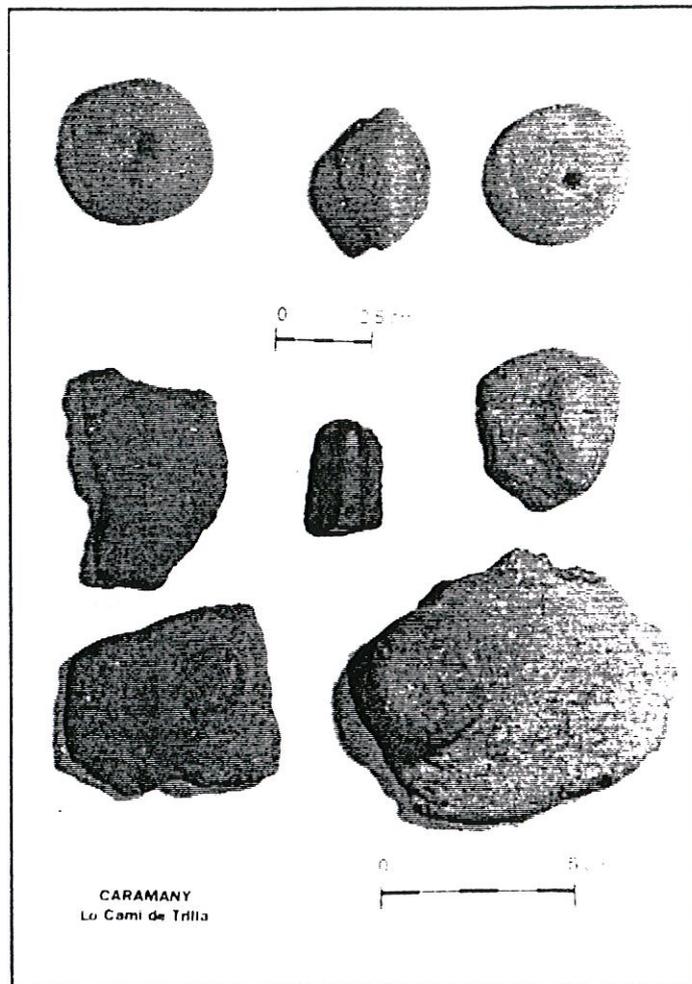
Le site n°2 est en contrebas du n°1, dans la même vigne. Il recouvre 100 m² sur une pente (situation peu commune pour un habitat). Nous comptons 58 panses dont 4 cordons, 1 carène, 1 élément de préhension à languette, un fragment de louche (départ du manche et jonction manche/panse), 1 micro-hache polie (3 cm). L'ensemble constitue un lot homogène que l'on pourrait attribuer au Néolithique final/Âge du Bronze.

Commune : CARAMANY

Site : Cami de Trilla

Sur la rive droite de l'Agly, à 260 mètres d'altitude, nous localisons une occupation sur une aire plane. Ce site, sur sa partie lisible plantée en vigne, se révèle riche en tessons. Nous avons prélevé 91 panses dont 2 décors (un en traits bifides, l'autre en traits scalariformes), 6 cordons digités, 16 bords, 7 anses, 7 éléments de

préhension de type languettes rectangulaires, 2 boutons de préhension cylindriques, 11 fonds plats, 3 fusaïoles bitronconiques et un grattoir sur silex noir. L'ensemble peut être attribué à une industrie de l'Age du Bronze.



CARAMANY - Cami de Trilla
(cliché D. Descalzo)

Nous avons, sur ce même site, prélevé 1 fragment de dolium, 9 tessons de céramique tournée à cuisson réductrice, 16 tessons de céramique grise monochrome, 2 bords et 1 panse de céramique africaine de cuisine, 4 tessons de sigillée italique et 2 fragments d'amphore ibérique. L'occupation de ce site a donc perduré jusqu'à l'époque romaine.

NB : A 400 mètres de ce gisement, en direction du sud-ouest, nous avons compté 10 tessons de céramique modelée. Ce lot ne présente pas d'éléments typiques.

Commune : CARAMANY

Site : Roquo Roujo

Sur un replat très boisé et difficilement lisible, situé à 280 m d'altitude, nous comptons 12 tessons (non collectés) de céramique

modélée. Devant l'absence d'éléments remarquables, nous ne pouvons pas proposer une datation. Cependant, par similitude avec les sites présentant le même faciès, nous serions tentés de le relier à une occupation de l'Age du Bronze (?).

Commune : TRILLA

Site : Camp de l'Ordy

Près d'un ancien courtal restauré (altitude 400 m), nous collectons une céramique grossière à cuisson le plus souvent oxydante, correspondant à des récipients aux parois épaisses, certainement de grand format. Il s'agit de 58 tessons dont 7 unités portant des cordons simples et 2 des cordons orthogonaux. Ces cordons pourraient être rattachés, dans notre région, aux productions du Néolithique épicaldial ou postcardial.

Commune : RASIGUÈRES

Site : Souvignes

A la limite des communes de Rasiguères et Lansac (altitude 220 m), nous relevons la présence de signes d'occupation. Les tessons que nous recueillons proviennent d'une zone plane, surélevée, d'une superficie de 100 m² environ, prolongée vers le sud par un terrain en pente (30°) entrecoupé de murettes sur une surface de 400 m². Très boisé, ce site est illisible et difficilement prospectable. Sur le talus bordant le gisement (versant nord) nous recueillons 37 tessons de céramique modelée avec 4 bords, 2 cordons, 1 départ de bouton de préhension. Le mobilier correspond à une occupation du Bronze final.

NB : Dans la vigne en contrebas, à 100 mètres du site pré-cité, nous avons prélevé 1 fragment d'amphore italique et 2 d'amphore indéterminée.

Commune : SAINT-ARNAC

Site : Col de Lacroux

Dans une vigne, à 350 m d'altitude, près du croisement des RD 77 et 79, nous avons collecté un lot homogène constitué de 48 panses, avec 2 décors cannelés, 1 carène, 1 bord avec digitation sous lèvres, 1 fond plat. Cet ensemble pourrait être attribué au Bronze final.

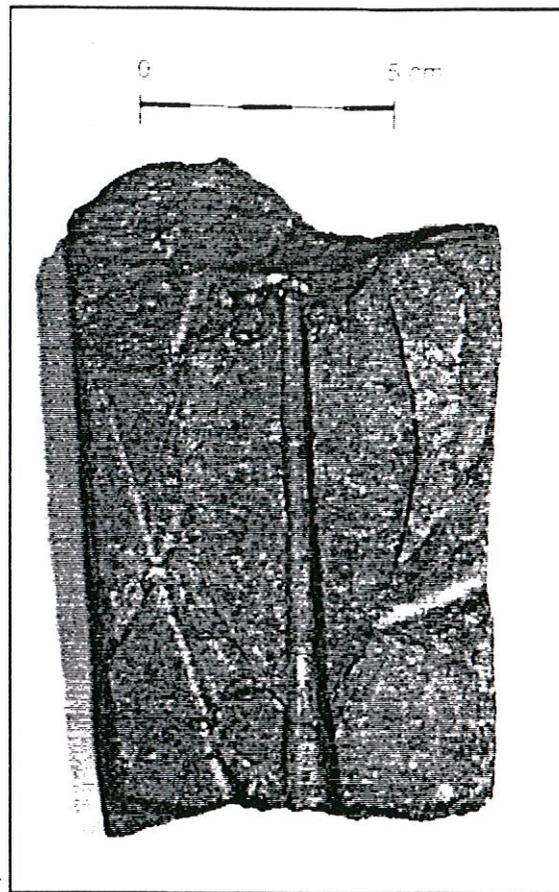
Commune : ANSIGNAN

Site : La Rouyre

Ce gisement (altitude 400 m) est situé à proximité du dolmen de La Rouyre. Il occupe un terrain en pente douce, bordé au nord par un versant abrupt. L'industrie lithique est représentée par des éclats sur silex, lidiennes et quartz ; certains présentent des retouches (2 fragments de lamelles) et des traces de chauffe. Nous notons dans ce lot, l'existence d'une hache en pierre polie (12 cm environ) et d'un grattoir aménagé sur éclat de silex.

La céramique est bien présente. Nous remarquons de nombreux fragments de panses (très érodés), 1 élément de préhension rectangulaire, 2 bords droits. Ce site a également livré un 1/2 moule

de pointe de lance à douille. Tous ces éléments peuvent permettre de proposer une datation possible Néolithique final/Âge du Bronze.



ANSIGNAN - La Rouyre
(cliché D. Descalzo)

Conclusion :

Sur les moyennes terrasses (altitude comprise entre 200 et 400 m) en bordure ou à proximité de la vallée de l'Agly (de Rasiguère à Saint Arnac) nous relevons les traces d'une fréquente occupation humaine.

Les éléments d'industries relevés sur ces sites nous permettent de proposer pour la plupart une datation centrée sur le Néolithique final/Âge du Bronze. Nous remarquons cependant que certains gisements présentent des signes d'une occupation antérieure : Néolithique moyen, épicaudal ; pour d'autres, ils ont perduré jusqu'à l'époque romaine.

Projet : Prospection et inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon

Type d'intervention : Prospection et inventaire

Intervenants : Olivier Passarrius (coordinateur), Florent Mazière, Jérôme Kotarba, Christian Donès, Bernard Rieu, Carine Coupeau.

Le programme pluriannuel de prospection et d'inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon a débouché cette année sur la rédaction de 80 notices de sites non pris en compte dans la carte archéologique nationale.

Un tiers de ces gisements sont issus d'un stage de prospections qui s'est déroulé sur la commune de Thuir. Ce stage d'une semaine avait pour objectif la prospection systématique des futures zones lotissables, avec pointage au réel de tous les indices de l'humanité présents. Ces prospections étaient complétées par des tests de collecte qui avaient pour but de créer des bases de comparaisons entre les gisements mais aussi de quantifier et de dater les différents épandages. Le bilan de toutes ces données a permis de constater une forte occupation humaine qui s'organise tout autour des anciens étangs asséchés. Si les gisements préhistoriques sont rares, la période romaine et médiévale est fortement représentée, avec 14 gisements.

Les prospections désordonnées en plaine ont permis de retrouver un cas de figure comparable à celui de Thuir. Les prospections entreprises aux abords des anciens étangs de Bages ont permis d'inventorier de nombreux sites qui témoignent d'une occupation ininterrompue du Bronze final au haut Moyen Âge. Les prospections entreprises en plaine mais aussi dans les massifs forestiers des Albères et du Vallespir ont permis d'obtenir :

- de nombreux petits habitats de la préhistoire récente
- quelques gisements d'époque romaine
- un important gisement qui a livré un mobilier s'étalant du Bronze final au 1er Age du Fer
- plusieurs gisements médiévaux dans les Albères et le Vallespir, sites souvent bien préservés et associés à des mines de fer
- un gisement, situé en bordure d'étang, et qui a été interprété comme une possible grève fréquentée à l'époque romaine républicaine.

L'inventaire des monuments en élévation s'est poursuivi cette année, en s'orientant vers les Aspres.

Les travaux de relevés, pour certains gisements bien préservés de montagne, se sont prolongés cette année avec un travail sur une petite exploitation rurale des XIIIe et XIVe siècles.

Commune : LE SOLER

Site : Le Village

Type d'intervention : Prospections

Responsable : Raymond Matabosch

Résumé et datation :

Village fortifié et château médiévaux. Sites romains.

Résultats :

Les sites, La ribe I et II, Lo Porcarill I, Lo Castell I et II et L'Església I, s'inscrivent dans un ensemble qui s'étend sur 500 mètres de long et fluctuent sur 100 mètres de large environ, en surplomb de la rivière La Têt et déterminent les limites, d'ouest en est, du castrum et du village fortifié, daté du XIe-XIIe siècles, abandonné au milieu du XVIe siècle, suite à des crues successives de la Têt qui ont entraîné des effondrements de la falaise, la destruction partielle du village du Soler d'Amont.

De très nombreux vestiges, avec appareillage en galets de rivière dressés en épi, ont été localisés :

- vestiges de l'église Saint Dominique construite dans le château du Soler et dotée par Bernard, Evêque d'Elne, en 1259. Seul reste le mur sud comportant trois contreforts avec trois départs d'arc et une fenêtre avec abrasement.

- vestiges d'un cimetière, attenant à l'église, sur le site Lo Porcarill I.

- vestiges de remparts et substructions.

- tour carrée restaurée, archives des P.-O. B.45.

La prospection méthodique des parcelles autorisées, a permis de récolter des séries de tessons de céramique sigillée sud gauloise tout particulièrement, et d'amphore d'époque Haut Empire Romain, et des tessons de céramique pré-romaine, peut-être ibère, sur les sites Lo Castell I et II et de déceler des bases de murs antiques.

Conclusions

En l'état actuel de la prospection méthodique du village, il semble possible de déterminer les limites fortifiées du Soler d'Amont, l'emplacement du Castell, de l'Eglise Saint Dominique, du cimetière attenant et de diverses constructions de défense, toutes de type médiéval. Enfin, il est certains que les sites Lo Castell I et II ont été occupés, sans discontinuité, de l'époque pré-romaine, peut-être ibérique, jusqu'à nos jours.

Communes : CABESTANY / AMÉLIE LES BAINS-PALALDA

Travaux : suivi de la pose d'une canalisation-transport de gaz naturel

Responsable : Olivier Passarrius, technicien A.F.A.N.

Résultats :

Cette opération s'inscrit dans le cadre du suivi archéologique de la pose d'une canalisation de gaz entre les communes de Cabestany et d'Amélie les Bains-Palalda. Le tracé de la canalisation traverse un terroir concerné depuis 1990 par un programme de prospection et d'inventaire des sites archéologiques (coordination Jérôme Kotarba).

En plus de la surveillance et du traitement des découvertes, les travaux ont eu pour but d'essayer de mettre en relation les observations de surface, et les données recueillies dans les coupes stratigraphiques des tranchées. A ce niveau, les résultats sont décevants car peu de sites archéologiques ont été directement concernés par cette canalisation. Cependant des éléments d'information concernant la conservation des sites et la possibilité de les détecter en surface ont pu être recueillis. Ces informations reposent essentiellement sur les différences de terroirs.

La surveillance des travaux, qui se sont étalés sur une durée de trois mois, ont permis de prendre en compte trois nouveaux gisements et de les inventorier au sein de la carte archéologique nationale. Ce suivi a débouché sur la fouille complète d'un silo, accroché lors des travaux de terrassements. De faible contenance, il a livré un important matériel archéologique datable de la fin du I^{er}-début du II^e siècle avant notre ère. L'étude de cet ensemble clos, même s'il ne rend pas possible l'analyse d'une quelconque évolution céramologique, a permis de restituer la vaisselle utilisée à une période donnée et sa fonction. Ainsi, la fouille de cette structure a permis de noter la prédominance de la céramique non tournée. La céramique grise fine est représentée par de nombreux gobelets biconiques produits sur la côte catalane. La céramique à paroi fine se caractérise ici par des gobelets ou vases à boire à panse fusiforme. La céramique campanienne est nettement représentée. On note la prédominance de la forme Lamboglia A36, ou assiette à pied annulaire utilisée pour le service ou la présentation des aliments sur la table. Les vases de stockage sont représentés par les *sombrero de copa*, d'origine ibérique. Au niveau des amphores il est clair que nous nous trouvons face à une commercialisation presque exclusive de produits italiens.

Malgré un décapage relativement large, effectué autour de ce silo, aucune autre structure n'a pu être mise au jour. Cependant, et dans l'état des recherches en cours au niveau départemental, il semblerait que ce silo soit à rattacher à un petit habitat ou "cabane", souvent rudimentaire et construite la plupart du temps en

matériaux périssables. En effet la quantité de vaisselle fine rencontrée lors de la fouille de cette structure implique la présence toute proche d'un habitat. Les récents travaux de prospections effectués par notre équipe ont permis d'individualiser de nombreux petits gisements de cette période, caractérisés par leurs faible surface d'occupation au sol (de l'ordre de 20 à 100 m²?).

Le problème principal, soulevé par l'étude de cette série, est celui de la création de ces petits habitats. La datation retenue pour ce lot s'étend de -125 à -50 avant J.-C., mais peut certainement être réduite à la fin du II^e siècle, début du I^{er} siècle avant notre ère. Il semblerait que nous soyons confronté à une petite exploitation créée à la fin du II^e siècle et donc au début de la conquête romaine. Cette période voit l'émergence de nombreux petits habitats disséminés dans de vastes terroirs dont ils ont la charge. Ce n'est que vers la fin du I^{er} siècle avant notre ère que ces habitats disparaîtront pour laisser place aux grandes exploitations du Haut Empire.

Projet : Projet collectif de recherche sur les fortifications de la frontière (1258 - 1659)

Intervenants : Lucien Bayrou, Patrice Alessandri, Bernadette Delva, Carole Puig.

L'étude, répartie sur trois années, se développe selon deux axes.

Le premier, recherche thématique sur les fortifications liées à des édifices religieux, s'est concrétisé par une étude monographique sur l'ancien Prieuré de Marcevol.

Le second, étude régionale sur la vallée de la Castellane, a été conforté grâce aux recherches historiques d'une étudiante en Maîtrise de l'Université de Perpignan.

Enfin, la documentation sur les autres sites s'est poursuivie, en particulier à Puylaurens où une campagne de sondages a été réalisée ; par ailleurs, le catalogue des sources archivistiques se complète peu à peu.

SOUTENANCE DE THÈSE

Monsieur Michel Martzluff a soutenu en 1994 une thèse de Doctorat de préhistoire de l'Université de Perpignan intitulée : Filiations et Mutations des industries lithiques au début de l'Holocène dans les Pyrénées catalanes : Épipaléolithique-Mésolithique et Néolithique ancien à la Balma de la Margineda (Andorre) et en Roussillon (France, P.-O.)

Le jury, composé des professeurs M. Barbaza, C. Descamps J.-M. Fulloła, J. Guilaine, J. Yaquer, et de J. Abelanet, ancien conservateur du Musée de Tautavel, invité, lui a décerné la mention très honorable avec ses félicitations.

Résumé :

L'étude est centrée sur l'analyse des industries lithiques dans leur contexte stratigraphique, autant sur l'évolution des processus de taille que des mutations typologiques dans l'outillage, entre les dixième et cinquième millénaires avant notre ère. Elle contribue à une meilleure définition de l'Azilien Pyrénéen mais qui laisse en suspens sa liaison avec le Magdalénien car les équivalents stratigraphiques de Rhodes II ou de Troubat font défaut sur l'aire considérée. Sont abordés la mutation précoce de cet Azilien en complexe à géométriques pygmés et ses relations avec les cultures épipaléolithiques de l'ouest européen, plus particulièrement entre Rhône et Èbre. La notion d'Épimagdalénien est remise en question.

L'approche de la séquence mésolithique, basée principalement sur la riche documentation issue du gisement andorran, révèle un faciès sauveterroïde archaïque dont les affinités pourraient se trouver dans la région du bas Èbre et précise son développement au stade moyen. C'est en effet au VIIe millénaire que se situe une phase critique majeure de l'évolution des industries, phénomène dont les imbrications avec les changements environnementaux et sociaux sont très mal élucidés mais qui donne un caractère original au Mésolithique moyen des Corbières audoises et des pays catalans. L'étude du Mésolithique final, mieux représenté sur le versant septentrional de la chaîne, pose le problème de son articulation avec les cultures cardiales et péricardiales des Pyrénées et de leurs marges, surtout au niveau du débitage.

CRÉATION DE LA BASE A.F.A.N./PERPIGNAN DANS LE DÉPÔT ARCHÉOLOGIQUE DÉPARTEMENTAL DES P.-O.

Une convention actuellement en cours de signature entre le Conseil Général des Pyrénées-Orientales et le Service Régional de l'Archéologie, devrait permettre à court terme l'installation d'une base de l'A.F.A.N. dans les locaux du dépôt archéologique départemental.

L'A.F.A.N. (Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales) qui emploie un personnel qualifié pour réaliser les opérations de sauvetage demandées par les services régionaux de l'archéologie, mène depuis quelques années une politique de structuration. La signature d'une convention cadre entre l'État et l'A.F.A.N., la création d'antennes inter-régionales (celle qui nous concerne s'appelle Méditerranée et est basée à Nîmes), la signature d'un accord d'entreprise, le recours à de nombreux recrutements sous contrats à durée indéterminée, la requalification de tous les salariés, constituent les principales étapes de cette politique. La création de bases qui serviront en particulier de point de rattachement pour les personnels à durée indéterminée s'inscrit aussi dans cette démarche. Ces bases, équipées de matériel informatique et de dessin, permettront de réaliser les documents écrits et graphiques des rapports concluant chaque opération. Elles serviront aussi au stockage du matériel de fouille et de relevé utile sur les chantiers.

Pour les Pyrénées-Orientales, trois personnes actuellement employées sous contrats à durée indéterminée devraient avoir leur lieu d'affectation à la base de Perpignan. Dans le dépôt départemental, une pièce particulière leur servira de bureau. Le matériel de fouille utilisé sur les chantiers du département sera stocké à côté des outils de l'A.A.P.-O. et devrait faire l'objet d'une gestion commune.

L'installation de la base A.F.A.N. à l'intérieur du dépôt départemental, où l'A.A.P.-O. et le C.E.P.C. ont déjà leur siège, devrait concourir à dynamiser la vie, en créant un endroit de travail régulier et performant.

Jérôme Kotarba

AU COLLÈGE D'ELNE : ARCHÉOLOGIE ET CONSERVATION DU PATRIMOINE

L'archéologie est entrée au collège d'Elne en 1989, avec la création d'un club rapidement débordé par son succès (voir bulletin A.A.P.-O. n°7).

A partir de la rentrée scolaire 1992, c'est une véritable option archéologie qui est proposée aux élèves de sixième, dans le cadre d'un C.A.T.E., avec le projet de poursuivre cette activité jusqu'en classe de troisième. Le financement du projet est multiple, quoique insuffisant ; les partenaires financiers sont les suivants : Jeunesse et Sports, Foyer Socio-Éducatif du Collège, association des Amis d'Illiberis, Conseil Général, Syndicat Intercommunal Scolaire et T., et parents d'élèves.

Pour l'année scolaire 1993/1994, 16 élèves de la classe de 6e6 ont choisi cette option. Mme Sanjuan, leur professeur d'histoire, a assuré les cours théoriques tandis que M. Mazière animait les ateliers de préhistoire (fabrication d'outils en silex, d'une aiguille à chas en os, d'une lampe à graisse, d'une hache en pierre polie, de pots en argile, production de feu, etc...). Avec Mme Brieu, les élèves ont été conduits sur les chantiers de fouilles d'Elne et des environs, selon les opportunités du moment, et ont participé au traitement du mobilier archéologique en provenant. Une fausse fouille a été montée au collège. Des visites de sites, de musées ont complété cette formation, et la classe de patrimoine en Cerdagne a bien agréablement terminé cette année.

En classe de cinquième, conformément au programme d'histoire, les activités sont centrées sur l'époque médiévale et la conservation du patrimoine de cette période. M. et Mme Sanjuan assurent cet enseignement avec l'étude d'un thème par mois comprenant ateliers (lutherie, vitrail, mosaïque, calligraphie, tissage, gastronomie, chasse...) et visites de monuments (Elne, Saint-Michel de Cuxa, Saint-Martin du Canigou, l'Hospice d'Ille, Serrabonne, les châteaux cathares...). En juin, la classe de patrimoine à Villefranche de Conflent a couronné cette année bien remplie.

En 1994, à la lumière de deux ans d'expérience en classe de sixième, il nous a semblé sage de limiter les activités pratiques dans cette classe aux ateliers de préhistoire qui passionnent les enfants de cet âge. M. Mazière dispose maintenant de 4 heures par semaine pour mener à bien ces ateliers. Cette année, l'activité archéologie démarre au niveau de la classe de quatrième, le lundi après-midi. 14

élèves sont concernés. En accord avec M. Sarret, leur professeur d'histoire, nous essayons de familiariser les enfants avec la protohistoire et l'époque romaine dans la région (périodes à peine abordées en classe de sixième), grâce à l'aide précieuse des archéologues locaux (merci déjà à Annie, Jérôme, Olivier...) : prospection, visites de chantiers de fouilles et de musées, étude de mobilier archéologique, participation à des fouilles selon les opportunités... En projet pour le dernier trimestre, une étude de la vallée de la Rom toutes époques confondues.

Les sorties en bus hors d'Ene étant forcément limitées par l'absence de crédits d'une part, et aussi de chantiers de fouilles proches pour l'instant, la fausse fouille sera réaménagée et permettra de familiariser les enfants avec les différentes étapes de travail.

L'archéologie au collège, une autre façon d'aborder l'histoire, une excellente activité pour sensibiliser les jeunes à la connaissance et à la conservation du patrimoine. On ne peut que déplorer l'absence d'aide financière de certains organismes, aide qui élargirait grandement les possibilités...

Claire Brieu

À PERPIGNAN : UN ATELIER PATRIMOINE AU COLLÈGE LA GARRIGOLE - SENSIBILISATION ET INITIATION À L'ARCHÉOLOGIE

Club Archéologie

Dans le cadre d'un P.A.E., activités culturelles, au Collège la Garrigole, Mr MATABOSCH Raymond intervient, 6 heures par semaine :

- le vendredi après midi, de 15 à 17 heures, avec un groupe de 10 élèves de 4ème
- le samedi matin, de 10 à 12 heures, avec un groupe de 15 élèves de 6ème et de 5ème
- le lundi et le vendredi, de 13 à 14 heures, avec un groupe de 10 élèves de 5ème.

Le but principal est de sensibiliser et d'initier, au travers de sorties sur le terrain, de visites de musées et de sites, des jeunes gens

ayant choisi de pratiquer l'option archéologie. Les cours magistraux sont proscrits, ou quasi inexistants, les bases expliquées n'étant qu'illustrations et compléments aux travaux pratiques.

Réalisations

Les activités sont d'ordre divers et toutes en relation avec les aptitudes des groupes. Elles permettent de réaliser des dossiers pédagogiques, Ruscino, la Via Domitia, etc..., versés au fond culturel du collège, des expositions axées principalement sur l'emprise de l'établissement (quartiers Mailloles et Saint Assiscle, et Ville de Perpignan), des pages "Turbo", en collaboration avec l'Atelier Histoire Locale, sur le Royaume de Majorque et sur le Serrat d'en Vaquer.

Les sorties, sur le terrain, sont plus techniques. Elles autorisent l'approche, pour le groupe des 4èmes, de la prospection systématique et, de surcroît, les amènent à la reconnaissance des sites, du mobilier, à la rédaction des rapports de prospection, au dessin archéologique et à tous les travaux y attendant.

Depuis la rentrée scolaire 94, une équipe de 5èmes s'est engagée dans la restauration du bassin romain découvert sur le site Le Petit Clos I. Dans ce but, les élèves ont confectionné à ce jour près de 150 briquettes à pavement, prêtes à cuisson. Parallèlement, certains effectuent des recherches, livres et documents, dans le but avoué d'une restauration fidèle du bassin et de la réalisation d'une plaquette de vulgarisation.

Projets

Un projet est actuellement à l'étude pour implanter, au collège La Garrigole, une classe archéologie, sur un souhait émis par l'inspection académique à la fin de la précédente année scolaire.

Il est prévu, par Monsieur le Principal, un rapprochement avec les Collèges d'Elné et de Saint Paul de Fenouillet où de telles classes sont déjà en activité, ainsi que des échanges.

Raymond Matabosch

PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET SORTIES POUR L'ANNÉE 1995

<i>7 Janvier</i>	Archéologie pastorale en Cerdagne dans la longue durée, par Christine RENDU
<i>4 Février</i>	Fermes et campagnes à l'époque romaine en Roussillon, par Jérôme KOTARBA.
<i>18 Mars</i>	La ville portuaire gauloise de Lattes, par Dominique GARCIA.
<i>29 Avril</i>	Rites funéraires au Néolithique dans les Pyrénées, par Françoise CLAUSTRE et Alain VIGNAUD.
<i>20 Mai</i>	Les Templiers et la société roussillonnaise au XIII ^e siècle, par Laure VERDON.
<i>Juin</i>	Sortie annuelle : Ampurdan roman et préroman.
<i>14 Octobre</i> et <i>18 Novembre</i>	Réunions de rentrée : présentation des recherches effectuées dans les P-O au cours de l'année 1995.
<i>16 Décembre</i>	Assemblée Générale de l'association.

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans des locaux de l'Université de Perpignan, bât. F 1, le samedi, à 14 h 30. Des précisions sur la sortie seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande en cours d'année.

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION au 30/11/94

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-Présidente	Annie PEZIN
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Alain VIGNAUD
Trésorier	Jérôme KOTARBA
Trésorier-Adjoint	Bernard DOUTRES

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- Mme la Conservatrice des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- M. le Directeur Régional de l'Archéologie Sous-Marine
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice
CASTELLVI Georges
CLAUSTRE Françoise
COMPS Jean-Pierre
DESCAMPS Cyr
DOUMEYROU Élisabeth
DOUTRES Bernard
KOTARBA Jérôme
MARTZLUFF Michel
NOEL Jacqueline
PEZIN Annie
PONS Patricia
PORRA Valérie
VIGNAUD Alain